

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

) L E (

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

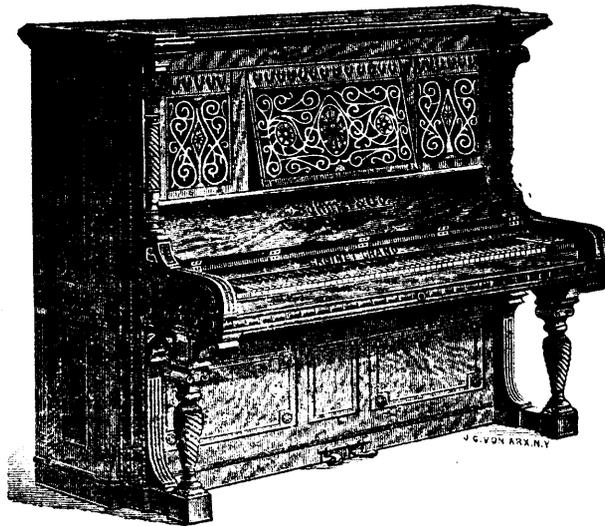
A. FILIATREULT, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

NOVEMBRE 1890.

No. 11.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
 VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, Etc. Au
 COLLÈGE DE MONTRÉAL, RIGAUD, Etc. Au CABINET
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.



SOHMER

Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
 NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
 CONCERT d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le **PIANO SOHMER** est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

LAVIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - -	20 "

☞ **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

☞ **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

NOVEMBRE 1890.

No. 11

BIOGRAPHIES

CARL ZERRAHN

Les trois concerts qui doivent être donnés à Montréal les 27 et 29 de ce mois, sous la direction de M. Carl Zerrahn, seront sans aucun doute l'événement musical le plus important de la saison qui vient de s'ouvrir. L'orchestre du maître a été engagé à grands frais par un impresario canadien, M. Charles A. E. Harriss. Nos lecteurs feront plus ample connaissance avec ce jeune musicien d'avenir, lorsque nous publierons sa biographie et son portrait (hors texte) dans notre livraison de décembre.

Le nom de Carl Zerrahn est connu dans tous les centres de la république voisine, car il est, depuis trente-six ans, le chef de la *Société Handel et Haydn* de Boston.

Carl Zerrahn naquit en juillet 1826, à Malchow, dans le grand duché de Mecklembourg, et, dès l'âge de 12 ans, il commençait ses études musicales, à Rostock, les continuait dans le Hanovre et les terminait à Berlin. En 1848 M. Zerrahn organisa une société de vingt-six musiciens, et partit pour l'Amérique. Cette société donna son premier concert à Londres et à son arrivée

en Amérique se fit entendre dans plusieurs concerts à New York et à Brooklyn. Le succès enhardit la société musicale qui fit une tournée triomphale de vingt-deux concerts dans les grandes villes des États-Unis. Ils s'étaient adjoints plusieurs artistes de grand mérite, entre autres Ole Bull et Sontag. En 1854 Carl Zerrahn prit la direction de la société

Handel et Haydn de Boston, et en 1866 lorsque l'Association, Symphonique Harvard fut fondée, il fut choisi à l'unanimité comme chef d'orchestre, et il occupa encore cette position. Il prit une part importante aux festivals organisés à New York en 1869 et 1873, et le *Scribners' Monthly* dit de lui à cette époque qu'il était un chef d'orchestre sans rival. Aujourd'hui Carl Zerrahn est l'un des musiciens les mieux connus des États-Unis.

En mai 1889, nos compatriotes ont eu l'occasion d'entendre son orchestre à Montréal, où il était engagé par M. Harriss.

Le succès obtenu dans ces concerts a engagé l'impresario à le faire revenir cette année, et il faut espérer que tous les

amateurs de bonne musique de notre ville, — et ils sont plus nombreux qu'on veut bien le dire — s'empresseront d'assister aux trois concerts qui seront donnés les 27 et 29 novembre à la salle Windsor. Les prix des places ont été



fixés à \$2.00, \$1.50, \$1.00 et 50 cents, et le plan de la salle est déposé chez MM. A. et S. Nordheimer, rue St. Jacques.

Les artistes dont les noms suivent chanteront à ces concerts: Mlle Jennie Dutton, soprano célèbre; Mlle Emily Winant, premier contralto des États-Unis; M. William Dennison, le ténor principal des Festivals des États; Signor Del Puente, baryton de la troupe d'opéra Abbey, et Herr Edwin Klahre, compositeur distingué et pianiste. L'orchestre est composé de quarante des principaux musiciens de Boston.

Les programmes suivants seront exécutés:

PREMIER GRAND CONCERT

JEUDI SOIR, NOVEMBRE 27

1ERE PARTIE.

1. OUVERTURE.....Guillaume Tell.....*Rossini*
ORCHESTRE.
2. ROMANCE....."Ever with thee".....*Raff*
M. WILLIAM DENNISON.
3. (a) INTRODUCTION DU 3EME ACTE DE "Manfred".....*Reinecke*
(b) LOIN DU BAL.....*Gillet*
(Pour Cordes.)
ORCHESTRE.
4. MARCHÉ FUNÈBRE.....*Chopin*
ORCHESTRE.
5. AIR, "Samson et Dalila".....*Saint-Saëns*
MISS EMILY WINANT.
6. DANSES SLAVES.....*Dvorak*
ORCHESTRE.

INTERMEDE.

Cette valse a été publiée par le CANADA ARTISTIQUE.

2EME PARTIE.

7. OUVERTURE....."Mignon".....*Thomas*
ORCHESTRE.
8. LA DANSE MACABRE.....*Saint-Saëns*
ORCHESTRE.
9. SCÈNES.....(a) "Vieni che poi Sereno".....*Gluck*
(b) "O Fatma".....*Weber*
MISS EMILY WINANT.
10. AIR EN Sol.....*Bach*
(Pour Cordes.)
ORCHESTRE.
11. HYMNE A STE. CÉCILE.....*Gounod*
ORCHESTRE.
12. MARCHÉ....."La Reine de Saba".....*Gounod*
ORCHESTRE.

SECOND GRAND CONCERT.

SAMEDI APRES-MIDI, 29 NOVEMBRE.

1ERE PARTIE.

1. OUVERTURE....."Obéron".....*Weber*
ORCHESTRE.
2. AIR D'HÉRODIADÉ....."Il est doux, il est bon".....*Massenet*
MISS JENNIE DUTTON.
3. Valse....."Aus den Bergen".....*Strauss*
ORCHESTRE.
4. AUF DER WACHT (La Sentinelle).....*Hiller*
ORCHESTRE.

5. CONCERTO EN MI MINEUR POUR PIANO ET ORCHESTRE.....*Chopin*
HERR EDWIN KLAHRE.
6. MARCHÉ TURQUE.....*Beethoven*
ORCHESTRE.

INTERMEDE.

7. SUITE....."Peer Gynt".....*Greig*
(a) L'aurore.
(b) La Mort d'Aase.
(c) La danse d'Anitra.
(d) In the halls of the Doore Mountains.
(Les lutins à la poursuite de Peer Gynt)
ORCHESTRE.
8. SOLO DE PIANO....."Invitation à la Valse".....*Weber-Tanzig*
HERR EDWIN KLAHRE.
9. MÉLODIES (a) "Le Songe" }
(b) "L'Alouette" }.....*Rubenstein*
M. WM. DENNISON.
10. (a) Hergwunden }
(b) Fruehling }.....*Greig*
(Pour cordes.)
ORCHESTRE.
11. OUVERTURE....."Rienzi".....*Wagner*
ORCHESTRE.

TROISIEME GRAND CONCERT.

SAMEDI SOIR, 29^e NOVEMBRE.

1ERE PARTIE.

1. OUVERTURE....."Tannhauser".....*Wagner*
ORCHESTRE.
2. AIR DE CONCERT....."Infelicia".....*Mendelssohn*
MISS JENNIE DUTTON.
3. PRÉLUDE, FUGUE ET GAVOTTE.....*Bach*
(Pour cordes.)
ORCHESTRE.
4. ROMANCE....."Le Pardon de Ploermel".....*Meyerbeer*
(Dinorah)
SIGNOR DEL PUENTE.
5. LA SYMPHONIE INACHEVÉE (en Si Mineur).....*Schubert*
(a) Allegro moderato
(b) Andante con moto.
ORCHESTRE.

INTERMEDE.

2EME PARTIE.

6. LE BAL COSTUMÉ.....*Rubenstein*
(a) Introduction.
(b) Pêcheurs Napolitain et Napolitaine.
(c) Toréador et Andalouse.
(d) Royal Tambour et Vivandière.
ORCHESTRE.
7. AIR....."La Reine de Saba".....*Gounod*
MISS JENNIE DUTTON.
8. UNE NUIT A LISBONNE.....*Saint-Saëns*
ORCHESTRE.
9. THE RIDE OF THE VALKYRIES (de l'opéra "Die Valkyrie")
.....*Wagner*
ORCHESTRE.
10. AIR DU TORÉADOR (Carmen).....*G. Bizet*
SIGNOR DEL PUENTE.
11. OUVERTURE....."The Flying Dutchman".....*Wagner*
ORCHESTRE.

HORS DU CANADA

L'OGRE — JEANNE DARC

PARIS, 3 NOVEMBRE 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Le mélodrame, le vieux mélodrame, qui avait tant passionné nos pères, et qui depuis plusieurs années était en plein discrédit, et n'éveillait plus même chez la *titi* que les instincts blagueurs, paraît en train de rajeunir.

Les foules vont de nouveau assister aux représentations de ces grosses machines qui les font tressaillir d'effroi, de pitié, de colère. On pleure de nouveau aux souffrances endurées par l'innocent persécuté, on s'irrite contre les méchancetés et les astuces du traître, on se réjouit quand au dénouement le crime est puni et la vertu récompensée. Le sentiment du juste, inné en nous, trouve sa satisfaction complète dans cette justice distributive qui s'exerce toujours avec clairvoyance et sagesse dans les mélodrames, quoique bien souvent il en soit tout autrement dans notre pauvre monde.

Profitant de ce renouveau, l'*Ogre*, drame en cinq actes de M. Jules de Marthold, a obtenu un beau succès lors de sa première apparition sur la scène de l'Ambigu. Cette réussite auprès du public blasé et sceptique des premières représentations ne pouvait que s'accroître devant le public ordinaire.

Il en a été ainsi, et l'*Ogre* fait chaque soir salle comble.

Comme dans tout bon mélodrame, l'intrigue de la pièce de M. de Marthold repose sur un crime pour lequel l'innocent est arrêté, tandis qu'après de nombreuses péripéties, le coupable est enfin découvert et démasqué par un honnête et très habile policier.

Mais si trop souvent le style de ces sortes de pièces a donné raison à celui de nos confrères qui a dit : "Le dialogue est la plaie du mélodrame," il n'en est pas heureusement ainsi pour l'*Ogre*. Le style en est simple, rapide, et exempt de cette banalité et de cette emphase qu'on rencontre ordinairement. En outre, la pièce amuse par l'exactitude de beaucoup de détails de la vie extérieure, et empoigne fortement le spectateur par des situations et des sentiments vrais, rendus avec un grand bonheur d'expressions.

Il y a deux trouvailles dans l'*Ogre* : la scène qui représente l'interrogatoire de l'innocent, Henri Fabreuil, par le juge d'instruction, et celle où est représentée la délibération du jury après la clôture des débats.

Dans la première, M. de Marthold a parfaitement rendu et fait comprendre cette habitude qui s'empare peu à peu d'un magistrat, et qui finit par lui faire prendre tout prévenu pour un coupable. Par suite de cette idée préconçue, toutes ses démarches du prévenu, toutes ses réponses, toutes ses attitudes tournent contre lui, et ne font que confirmer le juge que puisque Henri Fabreuil est arrêté, c'est qu'il est coupable.

La scène de la délibération du jury est très émouvante. "Les débats ont duré trois jours," dit un de nos confrères. "Il est près de minuit quand l'avocat d'Henri Fabreuil, ayant terminé sa plaidoirie, les douze jurés bordelais entrent dans la salle où ils doivent délibérer, et s'asseyent autour

de la longue table verte. M. de Marthold a composé, semble-t-il, son jury avec beaucoup d'équité, car il s'y trouve un homme intelligent, trois ou quatre braves gens d'esprit moyen, et sept ou huit imbéciles. La fatigue qui pèse sur ces douze cerveaux accablés par trois jours et trois nuits d'interrogatoires et de discours, la férocité qui se révèle dans l'âme des propriétaires quand il s'agit d'un crime dont le vol a été le mobile, la passivité intellectuelle qui incline ces bourgeois à croire la magistrature infallible et tout prévenu coupable ; et, tranchant sur ce fond commun, la gravité éloquente et simple du président du jury, Nestiac, l'entêtement niais et criard du jeune gommeux bordelais Touttebique, la stupidité ahurie du bon bégue Levivreuil, lequel n'a rien compris et s'en tire en mettant un bulletin blanc ; et, par là-dessus, cette idée, d'un bout à l'autre présente, que la vie d'un homme dépend de cette assemblée recrutée presque au hasard, où dominent fortement les instincts égoïstes, et où les sots sont nécessairement en majorité... voilà ce que l'auteur a su rendre avec vérité et non sans force, et ce qui nous donne presque, en plein mélodrame, l'impression d'une scène de haute comédie."

Pendant ce tableau, combien de spectateurs se sont pris à trembler à la pensée que, si eux aussi étaient un jour accusés fausement, leur honneur et leur vie dépendraient d'une délibération de douze hommes semblables.

L'*Ogre* est très bien joué par MM. Péricaud et Ponchial par Mmes Pazza et Germaine Galois, et très gentiment par la petite Gaudy qui a eu le succès qu'a toujours un enfant à la scène.

Les représentations de la *Jeanne Darc* de Barbier, qui ont attiré de si grandes foules à la Porte Saint Martin puis celles de la pantomime de *Jeanne Darc* à l'hyppodrome, ne semblent pas avoir lassé l'attention publique. Et voilà que cette grande figure de notre histoire va être l'héroïne d'un drame nouveau.

Bientôt en effet, le Chatelet représentera une nouvelle *Jeanne Darc* de M. Joseph Fabre. Cette œuvre de l'éruudit professeur est en prose rythmée et comporte une grande mise en scène.

Au premier acte : la Fête de mai, arbre des fées, cortège des paysans et auditions de vieux airs lorrains.

Au second acte : Réception, chez Charles VII, grand ballet.

Au troisième acte : le camp anglais, décor très pittoresque.

Changement à vue : la Bataille de Palay.

Au quatrième acte : le Sacre à Reims.

Au cinquième acte : la Place du Vieux-Marché, à Rouen. C'est Mme Segond-Weber qui jouerait le rôle de Jeanne Darc.

Pour peu que la pièce soit bonne, on peut hardiment lui prédire un grand succès, car le sentiment populaire est toujours porté vers la bonne Lorraine ; sa vie passionnée toutes les classes, et fait concevoir à tous les espérances les plus heureuses.

L'Odéon a repris la *Maitresse Légitime* de M. Louis

Davyl. Cette pièce, on se le rappelle, fit beaucoup de bruit lors de son apparition, et reçut un très bon accueil — bien supérieur à son mérite réel.

On se laissa prendre par la verve avec laquelle l'auteur fustigeait les hommes d'argent et les huissiers, et on ne s'aperçut pas du style médiocre et de la pauvreté d'intrigue de cette pièce.

La reprise n'a pas produit à beaucoup près une impression aussi favorable qu'aux premiers jours. Cependant, comme la *Maitresse Légitime* est très bien jouée par l'excellente troupe de l'Odéon, et que, de plus, elle n'est nullement ennuyeuse, elle pourra tenir l'affiche pendant quelque temps, jusqu'au moment où ce théâtre sera en plein dans sa saison, et produira les œuvres nouvelles qu'il a annoncées.

MARCEL B....

Nos jeunes gens qui sont allés en Europe faire des études d'art nous reviennent. Il y a quelques mois c'était M. Franchère, artiste peintre, qui revenait s'établir au pays. Il y a quelques semaines M. Dyonnet, aussi artiste peintre, revenait à Montréal avec l'intention d'y rester; et enfin il y a à peine quelques jours, M. J. Daniel Dussault, autrefois de Québec, est arrivé de Paris, où il était élève de M. Eug. Gigout, organiste à St. Augustin, universellement reconnu comme l'un des plus grands organistes du monde. M. Dussault a fait des études spéciales d'orgue et de plain-chant, et si les autorités religieuses lui donnent l'appui qu'il devrait avoir, il n'y a pas de doute qu'il fera un changement radical dans l'enseignement et la manière de chanter dans nos églises. M. Dussault s'est fait entendre plusieurs fois en Europe et le *Progrès Artistique* de Paris, qui n'a pas coutume de gâter les artistes, donnait l'appréciation suivante de son jeu :

« Qu'il nous soit permis de consacrer un paragraphe particulier à M. Dussault, dont nous avons déjà parlé il y a quelques mois. Les progrès de ce jeune organiste nous ont surpris et charmés. Il a délicieusement exécuté la Sonate en fa de Mendelssohn et un Adagietto de M. Buellmann.

Compliments à M. Eug. Gigout pour le mérite et le dévouement avec lesquels il a su promptement faire un virtuose de ce jeune canadien, qui a eu le courage de s'expatrier, de quitter pays et famille, pour demander à la France ce fini artistique partout admiré.

Le *Ménestrel* de son côté dit :—

M. Camille Saint-Saëns, présent à cette belle séance, a vivement complimenté M. Gigout et ses élèves. Cet encouragement est d'autant plus précieux que l'illustre compositeur est aussi, on le sait, un maître organiste.

Dans l'auditoire, composé d'artistes et d'ecclésiastiques et de dames du monde, se trouvaient également MM. Alex. Guilman d'Ingrande, Mathis Lussy, lauréat de l'Institut, etc., etc., qui n'étaient pas les derniers à donner le signal des applaudissements. Voilà une audition d'orgue qui fut grand honneur à M. Gigout et à l'école française.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce d'un "*Guide du jeune pianiste*," publiée sur notre dernière page. Cet excellent ouvrage facilitera le travail de l'élève et lui permettra de guider ses études. Le prix minime (50 cents) de ce volume de 200 pages est à la portée de tous.

A PROPOS DE PEINTURE

Disons aujourd'hui un mot de quelques-uns de nos artistes-peintres. — toujours en attendant la suite de mes études sur l'*Art à la Maison*.

Il fut un temps où j'aurais été bien empêché d'écrire la moindre chose sur nos artistes-peintres. La grande difficulté aurait été d'abord de les trouver.

Mais le progrès se fait, et la peinture — cette grande manifestation du beau dans la nature et dans l'ordre idéal — commence à étendre jusque chez nous le regain de popularité dont elle jouit au loin, dans cette fin de siècle qu'on dit pourtant si pessimiste et si terre à terre.

En effet, tandis que les aveugles admirateurs du passé — *laudatores temporis acti* — nous chantent sur tous les tons que notre époque se traîne dans les bas-fonds des ambitions matérielles; tandis qu'ils crient sans cesse à la décadence, à l'envahissement universel du prosaïsme utilitaire, jamais le monde n'a produit tant d'artistes que de nos jours, et jamais l'œuvre des maîtres n'a passionné plus d'amateurs, atteint des vogues aussi fabuleuses.

Quand, en 1830, à la vente de la galerie du Maréchal Soult, le gouvernement français payait cent mille dollars l'incomparable *Assomption* de Murillo, qui brille aujourd'hui au premier rang parmi les chefs d'œuvre du Louvre, on était loin de supposer que, soixante ans plus tard, quatre ou cinq pieds carrés de toile peinte par Millet, et représentant deux paysans et un clocher dans le ointain, serait disputée par les millionnaires d'Europe et d'Amérique, et vendue deux fois à des prix encore plus considérables que la délicieuse madone!

Et ne vient-on pas d'offrir pour la *Rixe* de Meissonnier — l'œuvre d'un peintre encore vivant — l'énorme somme de deux millions cinq cent mille francs, c'est-à-dire à peu près cinq cent mille dollars de notre monnaie?

Oh! non, le goût des arts, la passion du beau, la recherche de l'idéal ne sont point des choses du passé. Plus que jamais l'humanité se tourne vers ces rafraîchissantes sources de toute poésie.

Et, je le répète avec un grand sentiment de légitime fierté, notre petit pays, si indifférent jusqu'ici pour tout ce qui touche aux choses de l'art, — la musique exceptée peut-être — ne reste pas étranger au mouvement.

Au contraire, ce mouvement, toute proportion gardée il est vrai, s'y accentue encore plus sensiblement qu'ailleurs. Et, comme ailleurs aussi, c'est dans la peinture qu'il se manifeste surtout.

Quelques architectes étudient ferme, et s'enhardissent: la gloire d'Hébert met l'ébauchoir à la main de quelques émules; mais des peintres il en pleut.

Les uns partent pour l'Europe, où ils fréquenteront les ateliers des grands maîtres; les autres en reviennent, après avoir puisé là l'inspiration artistique avec les trucs du métier.

Les moins heureux piochent courageusement, en attendant de pouvoir réaliser à leur tour ce rêve: le voyage de Paris, de Rome, de Florence, à la découverte des Rubens, des Corrège et des Léonard de Vinci.

La grande kermesse de M. David nous a donné der-

nièrement l'occasion d'admirer plusieurs des productions de nos jeunes peintres : une tête de vieillard bien étudiée de M. Marois ; une saisissante copie du *Job* de Bonnat, par M. Franchère ; de petites études admirablement enlevées, par un tout jeune artiste dont j'oublie le nom.

M. Saint-Charles et M. Larose sont deux exécuteurs de distinction, au coup de pinceau solide et bien vivant, qui n'ont qu'à travailler pour aller loin. J'en dirai autant de M. L'Africain, dont les portraits — un peu trop léchés peut-être — révèlent néanmoins une touche d'une rare délicatesse que l'expérience enhardira sans doute.

Ces remarques, soit dit en passant, n'ont pas la prétention d'être autre chose qu'une simple impression, passagère peut-être autant que superficielle : on ne peut guère juger d'un artiste d'après une toile ou deux, — surtout lorsqu'il s'agit de débutants.

Il est néanmoins parmi nous deux jeunes peintres qui se sont affirmés par des œuvres assez nombreuses et assez considérables pour que nous puissions, sinon mesurer toute leur envergure, du moins les apprécier à leur assez juste valeur.

Je veux parler de MM. Eugène Hamel et Charles Huot, tous deux de Québec.

Tous deux ont passé nombre d'années en Europe, et, comme ce sont deux rudes travailleurs, ils n'y ont pas perdu leur temps.

Qu'on visite notre palais législatif et l'église des Oblats à Saint-Sauveur, et l'on m'en dira des nouvelles.

C'est M. Hamel qui fut chargé, il y a quelques années, de la lourde tâche de fixer sur la toile les traits intéressants des différents honorables qui ont occupé le fauteuil présidentiel à l'Assemblée et au Conseil Législatifs, depuis l'établissement de la Confédération.

L'artiste vient de compléter cette galerie par le portrait trois-quarts de M. Taillon. Ce portrait est admirablement réussi. L'ancien chef de l'opposition y est superbe, avec sa longue barbe juste assez inouventée pour faire penser au *Moïse* de Michel-Ange.

Toutes les toiles de la série ne sont pas aussi parfaites, sans doute. Les premières exécutées, si satisfaisantes qu'elles soient, laissent peut-être deviner par-ci par-là les tâtonnements de l'artiste un peu timide et peu sûr de son fait. Mais à mesure que le travail avance, quel progrès constant dans les attitudes, dans la vigueur du dessin, dans la mosaïque des chairs.

Du reste, chaque fois que l'artiste a pu peindre d'après nature, sans être obligé d'avoir recours à la photographie, son œuvre prend du cachet, s'anime, et sort de la toile en lumineux relief.

En somme, les portraits d'Hamel nous constituent une belle et précieuse galerie — nationale à certain point de vue, — et qui, par parenthèse, vaut bien des fois l'argent qu'elle a coûté.

Il est entendu, n'est-ce pas, que, si les gouvernements paient généralement tous les travaux matériels qu'ils ont à faire exécuter au moins le double de ce qu'ils valent, ils procèdent d'ordinaire, directement à l'inverse, lorsqu'il s'agit d'œuvres artistiques.

Pour une fois, notre cabinet provincial, composé d'hommes intelligents — plus les esprits sont élevés plus les idées sont larges — devrait bien, lui qui tient à se distinguer, combiner les choses de façon à rémunérer un peu M. Hamel pour ses sacrifices, tout en dotant notre parlement national de quelque belle œuvre d'art indigène, qui refléterait tant de crédit sur la nation et sur nos législateurs.

Parce que M. Hamel n'a eu l'occasion de faire que des portraits, il ne faudrait pas le croire incapable de travailler dans le grand genre, et de peindre des tableaux d'histoire qui feraient honneur à son pays. J'ai vu des maquettes et des croquis de sa composition que bien des artistes européens seraient fiers d'exhiber.

On a commandé à Hébert de belles statues : qu'on nous donne aussi de belles peintures ! Ce ne sera pas de l'argent mal placé : l'art est le vernis d'une nation, et c'est par ses peintres, ses statuaires et ses poètes qu'un peuple vit longtemps.

Pourquoi MM. Huot et Hamel ne seraient-ils pas chargés de l'ornementation du palais législatif ?

M. Huot est un admirable décorateur ; les immenses tableaux dont il a plafonné l'église de Saint-Sauveur sont d'un effet splendide, et consacrent sa valeur comme peintre. C'est puissamment conçu, irréprochable, au point de vue du dessin, et c'est absolument vibrant de coloris.

Quelques critiques trouveront les groupes un peu maigres peut-être ; mais le compositeur est bien forcé de rogner sur la composition, quand on le rogne sur le temps. Il est évident que, s'il faut huit jours pour faire un personnage, il en faudra seize pour en faire deux, — sans compter les heures consacrées à l'étude de la distribution et des poses.

Au fond, je fais cette restriction pour le plaisir d'en faire une ; car, tels qu'ils sont, les tableaux de M. Huot sont des œuvres très sérieuses, et qui révèlent non-seulement un talent d'élite, mais un tempérament d'une vigueur peu ordinaire.

En voilà un autre qui, comme M. Hamel, a dû travailler plus pour la gloire que pour l'argent. Et pourtant le nécessaire ce n'est pas la gloire, c'est l'argent.

Au pays d'acquérir de la gloire à son tour. Pour un peu de cet argent qui serait dépensé quand même après tout, les artistes lui en fourniraient de la gloire, et de la bonne et belle — pas teinte de sang ni mouillée de pleurs, celle-là !

Et les étrangers nous admireront ; et nos enfants seront fiers de nous ; et la mémoire de nos hommes publics vivra, car les protecteurs des arts sont plus vénérés que les guerriers et les conquérants.

Je voulais parler ici de l'église Saint-Vincent-de-Paul, si joliment décorée par M. Meloche ; je voulais aussi dire un mot de M. Edmond Dyonnet, un élégant paysagiste et portraitiste, de retour d'Italie, et dont j'ai visité ces jours-ci l'atelier dans le *Temple Building* ; mais l'espace me manque.

Au prochain numéro.

LOUIS FRÉCHETTE.

Mme. Deschamps-Jehin, de l'opéra comique, doit chanter le rôle du contralto dans le nouvel opéra de Massenet, "Le Mage."

LE
Canada Artistique

REVUE MENSUELLE

dévouée à la littérature, aux beaux-arts, à l'éducation,
et à la musique.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 R. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legende, P. Dupuy, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr Tancred Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

NOVEMBRE 1890—No. 11

SOMMAIRE

TEXTE:—Biographies: Carl Zerrahn — Hors du Canada: L'Ogre; Jeanne Darc — Peinture — Poésie: A Mme Marchand — Nos étrennes — Les asiles d'aliénés — Education: Nos écoles primaires — Articles gratuits — Pierre Loti — Romans: Inconsolables (*Suite et fin*).

MUSIQUE: L'utilité d'un éventail, Chansonnette, Mme Emélie Perronnet — La Pluie de roses, Imprompte, C. Kölling, op. 158.

PORTRAIT:—Carl Zerrahn.

ROMANCE

A MME MEDERIC LANCTOT

[AUTEUR DE LA MUSIQUE]

Dans les sombres détours des grèves,
Où le flot jette son embrun,
Sous l'âpre falaise au flanc brun
Souvent je promène mes rêves.
Là, je ne sais quoi d'émouvant,
Se mêle à l'air que je respire;
Et je soupire
Avec le vent!

Dans la forêt encor mouillée
Par l'humide brouillard des nuits,
Souvent pour tromper mes ennuis
Je m'enfonce sous la feuillée.
Et là, sous ce tremblant réseau,
Tout me ravit et tout m'enchanté;
Et mon cœur chante
Avec l'oiseau!

Je m'arrête aussi plein d'ivresse
Près des parterres éclatants,
Où les fleurs, charmes du printemps,
S'ouvrent à ses chaudes caresses;
Et je sens, malgré mes douleurs,
Émoi je ne puis décrire,
Mon cœur sourire
Avec les fleurs!

O fleurs, guirlandes parfumées,
Oiseaux, bardes du bois mouvant,
Mystérieuses voix du vent
Qui chuchotez dans les ramées!
Souffles, parfums, accents vainqueurs,
Qui caressez l'âme en détresse,
De votre ivresse
Bercez mon cœur!

LOUIS FRÉCHETTE.

NOS ETRENNES

Le CANADA ARTISTIQUE veut, lui aussi, offrir des étrennes à ses abonnés, et des étrennes qui auront auprès d'eux, il en est persuadé, un grand succès.

Ces étrennes consistent en un abonnement GRATIS à la librairie circulante que le CANADA ARTISTIQUE va établir dans ses bureaux à partir du 1er janvier prochain.

S'étant mis en rapport avec les principales maisons de librairie françaises: Dentu, Calmann Lévy, etc., le propriétaire du CANADA ARTISTIQUE a reçu plusieurs envois de livres édités par ces libraires; ces envois continueront régulièrement, de sorte qu'au 1er janvier prochain la bibliothèque circulante commencera avec 1600 volumes comprenant les dernières nouveautés.

Toute personne qui paiera d'avance son abonnement d'un an au CANADA ARTISTIQUE se trouvera par ce fait même abonnée à la bibliothèque circulante, et pourra y prendre les livres qui lui conviendront.

Ce sera un grand avantage pour nos abonnés.

Pour le prix de leur abonnement: TROIS PIASTRES par an, ils auront le CANADA ARTISTIQUE, et autant de livres qu'ils pourront en lire. Il faut bien reconnaître que ce n'est pas cher, si on se rappelle surtout que l'abonnement aux bibliothèques circulantes est de 25 cents par mois et que les 96 pages de musique publiées tous les ans coûteraient à elles seules plus que les TROIS PIASTRES, prix de l'abonnement de la revue.

Nous pensons donc que cette innovation sera fort goûtée de nos abonnés, et qu'ils nous en seront reconnaissants.

La bibliothèque contient à l'heure qu'il est 800 volumes, et nos abonnés peuvent en bénéficier dès maintenant en s'adressant à l'éditeur, No. 312 rue Craig, entre 3 et 6 heures tous les jours de la semaine.

Nous remercions cordialement les amis de l'éducation qui nous ont donné spontanément les moyens de réunir en quelques jours une bibliothèque aussi considérable, et nous demandons simplement à nos abonnés de s'en servir. Les personnes qui désirent recevoir le CANADA ARTISTIQUE devront aussi s'adresser aux bureaux du journal.

L'administration espère réunir dans le courant de l'année 1891 au moins 5,000 volumes.

MM. John Lovell et Fils préparent en ce moment le recensement de Montréal, qui a été si mal fait l'été dernier par les évaluateurs. Pour la somme modique de 50 cents l'on pourra se procurer cet opuscule. Nous engageons fortement nos lecteurs à acheter ce fascicule qui démontrera que Montréal n'est pas resté en arrière depuis quelques années.

LES ASILES D'ALIENÉS

Dans le discours du trône, prononcé à l'ouverture de la session à Québec, nous trouvons la déclaration suivante :

"... Et l'institution de Montréal, dite "L'Hôpital protestant des aliénés," incorporée par l'acte de cette province 44-45 Victoria, chapitre 43, ayant obtenu le certificat voulu par la loi, et offert de recevoir les aliénés auxquels elle s'intéresse particulièrement, des résolutions vous seront soumises, pour autoriser un arrangement à cet effet; à la condition expresse, toutefois, que l'Etat prenne et conserve le contrôle absolu du service médical, condition qui devra être imposée, sans exception, dans tous les contrats qui pourraient être faits, dans l'avenir, à cet égard."

Cette déclaration est carrée, catégorique, et ne laisse place à aucune équivoque. Elle nous montre l'intention formellement arrêtée du gouvernement sur cette question des asiles qui, nous ne pouvons comprendre pourquoi, a passionné et passionne encore un certain public.

Quant à nous, nous ne saurions y voir qu'une question sociale et humanitaire, dans laquelle la politique n'a rien à faire, et pour la solution de laquelle les hommes de tous les partis peuvent facilement se mettre d'accord.

Qu'on soit conservateur, ou libéral, ou national, on doit se sentir également obligé à protéger la société contre les dangers que peuvent lui faire courir les aliénés, et à procurer en même temps à ces infortunés les meilleurs soins possibles.

De cette obligation découlent forcément des devoirs et des droits que, seul, le gouvernement, représentant la société peut remplir et exercer.

Mais comment pourrait-il accomplir intégralement et en parfaite connaissance de cause cette tâche ardue, s'il n'avait pas, comme il le demande, le *contrôle absolu du service médical* dans les asiles où sont renfermés les aliénés?

Pour nous, ce contrôle absolu nous paraît tout-à-fait nécessaire, et nous ne comprenons même pas qu'on soit resté si longtemps sans s'apercevoir des graves défauts du système actuellement en vigueur.

Ces défauts disparaîtraient à peu près complètement quand le gouvernement, muni des pouvoirs qu'il réclame, pourra agir efficacement.

Son action doit s'exercer pendant trois phases: internement de l'aliéné, séjour de l'aliéné à l'asile, sortie de l'aliéné, et pendant ces trois phases il lui faut le contrôle absolu sur le service médical.

Quand il s'agit de faire entrer un être humain dans une maison de fous, il faut multiplier les enquêtes, prendre les précautions les plus minutieuses, s'entourer des renseignements les plus certains avant de déclarer que la folie est réelle, et que, de plus, le malade deviendrait en danger s'il était laissé en liberté.

C'est le gouvernement, protecteur né de tous les malheureux et les déshérités, qui doit décider si l'internement doit être prononcé, et il le fera en déléguant ses pouvoirs à un ou deux médecins d'une supériorité reconnue et d'une indépendance avérée.

Mais, l'aliéné étant dans l'asile, peut-on admettre que le gouvernement l'abandonne et ne puisse surveiller les soins qu'on lui donne, le traitement qu'on lui fait suivre? Il n'est pas possible qu'il en soit ainsi, car des soins qui lui sont donnés, du traitement médical qu'il suit dépend sa

guérison plus ou moins rapide, ou tout au moins une atténuation de ses souffrances. Il ne faut pas que, par un motif d'économie, on ne donne pas au malheureux fou toute l'alimentation ou tous les remèdes nécessaires, ou bien qu'on le garde plus qu'il n'y aurait besoin pour toucher plus longtemps la pension qu'on lui fait payer.

C'est par son contrôle absolu que le gouvernement, qui, lui, ne peut être guidé par des motifs d'économie ou d'intérêt, obviendra à ces graves abus.

Et quant au devoir qui incombe au gouvernement de faire sortir le plus tôt possible l'aliéné de l'asile, comment pourrait-il l'accomplir s'il n'avait le contrôle absolu sur le service médical?

La sortie plus ou moins rapide dépend, en effet, de la manière dont le patient a été soigné, du traitement médical qu'on lui a fait suivre. Il est donc d'une nécessité absolue, que celui dont le devoir est de faire sortir d'un asile d'aliénés le malheureux qui y a été enfermé, puisse suivre et contrôler pas à pas les soins donnés au malade, pour voir d'abord si ces soins sont propres à amener la guérison et pour déterminer ensuite le moment où le malade guéri peut être rendu à la liberté.

Donc, pour la protection de la société, de même que pour la protection du malheureux aliéné, le gouvernement doit nécessairement avoir le contrôle absolu du service médical dans les asiles.

Mais ce contrôle ne s'oppose nullement à un système d'affermage, il n'y a qu'à faire des contrats différents de ceux qui existent actuellement.

On trouvera certainement des contractants qui admettront cette nouvelle condition.

Mais si par impossible on ne pouvait en trouver qui voulussent subir le contrôle dont le gouvernement ne peut se départir, il y aurait à établir des asiles provinciaux, où les malheureux aliénés seraient protégés comme ils doivent l'être.

La résolution annoncée par le gouvernement Mercier aura l'approbation de l'immense majorité de la population de la Province.

Le CANADA ARTISTIQUE appuiera de tout son pouvoir le premier ministre sur cette question. Il le fera avec d'autant plus de sincérité qu'un des premiers dans la presse il a publié des articles signalant les abus résultant du système actuel d'affermage, et demandant que le gouvernement eût le contrôle absolu sur le service médical dans les asiles d'aliénés.

L'honorable M. Mercier a droit aux félicitations et à l'appui de tout homme de bonne foi que n'aveuglent pas les intérêts de parti ou les passions politiques.

Il a vu dans la loi qu'il propose une réforme urgente, un grand acte d'humanité, un devoir impérieux à accomplir; et il n'a pas hésité, dut-il par suite perdre des partisans, dut-il même voir son pouvoir menacé.

C'est une belle et noble attitude; c'est se montrer plus soucieux de suivre les saines inspirations de la conscience que les mesquins calculs de l'ambition; c'est, en un mot, agir en véritable homme d'état.

A. FILIATREAU.

EDUCATION

NOS ECOLES PRIMAIRES

Parmi les critiques qui sont adressées à nos écoles primaires nous avons signalé, le mois dernier, celles relatives au traitement si peu élevé des institutrices.

Nous allons parler aujourd'hui d'une critique d'une importance bien plus grande pour l'avenir de nos enfants, et, par suite, pour l'avenir de notre pays.

Dans beaucoup d'écoles, dit-on, on prend plus de soins pour développer de toutes manières l'instruction, qu'on ne s'occupe de l'éducation de l'enfant. Et, pourtant, l'éducation n'est nulle part plus nécessaire que dans les écoles primaires. La plupart des enfants qui les fréquentent y vont très jeunes, sans avoir pu recevoir encore l'éducation de la part de leurs parents, et quand ils les quittent ils se lancent dans la vie. Si dès ce moment leur éducation n'est pas solide, parfaite, tant au point de vue religieux qu'au point de vue moral et social, ils sont grandement exposés à se laisser circonvenir et à succomber à toutes les provocations auxquelles ils seront en butte dans cette lutte pour la vie, âpre et plus féroce même, à notre époque, qu'elle n'a jamais été.

Certes, cette lutte pour la vie n'est pas une chose neuve : elle a commencé avec l'apparition de la vie sur la terre ; elle continue toujours, et, quelque part qu'on jette les yeux, on trouve la bataille implacable, inexorable. Partout le fort supprime le faible, s'accroît en le dévorant, jusqu'à ce qu'un plus fort vienne à son tour le dévorer lui-même. Partout la vie s'entretient par la mort, et la lutte ne cessera que par l'extinction de tout être vivant ici-bas, c'est-à-dire, selon l'énergique expression de Joseph de Maistre, par la mort de la mort.

La lutte pour la vie est donc une loi de nature, mais ce serait commettre une erreur monstrueuse que de vouloir l'ériger en loi de l'humanité. Cette erreur proviendrait d'une instruction mal dirigée, non tempérée par une éducation forte et saine, morale et religieuse.

Pour que l'enfant soit suffisamment armé dans les combats qu'il aura à livrer en se lançant dans la vie ; pour le prémunir contre les attrait du mal qui l'entoure ; pour le faire résister aux séductions d'une imagination ardente qui s'éveille, il faut qu'il ait reçu une éducation capable de le guider sûrement et de lui indiquer la direction à donner aux facultés que l'instruction a développées. Et plus ses facultés seront brillantes et élevées, plus il sera important que son éducation ait été morale et religieuse.

Qu'importe, en effet, au point de vue social, qu'un homme sans intelligence, sans valeur, ait de mauvais instincts ; son influence ne saurait s'étendre bien loin. Si, au contraire, c'est un homme intelligent dont l'instruction a affiné les qualités intellectuelles, sans qu'une éducation morale et religieuse ait fortement ancré dans son âme les principes d'honneur et de vertu, son influence sera d'autant plus nuisible qu'il sera plus instruit, et son action néfaste se fera plus profondément sentir dans la société.

Pendant longtemps on a cru et on a répété que la dégénérescence morale qu'on remarquait, un peu partout, provenait de l'ignorance, et, partant de là, on a développé grandement l'instruction,

Les faits et les statistiques judiciaires sont venus donner un cruel démenti à cette croyance.

Les crimes ont beaucoup augmenté et ont été accomplis avec une plus grande perversité. Le nombre d'enfants devenus criminels s'est prodigieusement accru. Ainsi, non-seulement le mal gagne en étendue et en profondeur, mais il devient plus précoce.

Dans notre province seulement, combien de crimes effroyables, combien d'attentats odieux, combien de scènes révoltantes ! Et cependant l'instruction y est beaucoup plus développée qu'autrefois ; partout se trouvent des écoles, partout on fait les plus grands efforts pour que personne ne soit privé des bienfaits de l'instruction.

Ce n'est donc pas l'ignorance qui a causé cet abaissement de la moralité parmi nous.

Pouvons-nous avec justice l'attribuer, comme sont disposés à le faire ceux dont nous rapportons les critiques, à une absence d'éducation dans nos écoles primaires ?

Ce serait une erreur malheureuse et une criante injustice.

Grâce à Dieu, nous avons le bonheur de posséder des instituteurs et des institutrices laïques parfaits catholiques, d'une foi vive et profonde ; ils donnent tous les soins possibles à l'éducation de leurs élèves. Les instituteurs et institutrices congrégationnistes offrent aussi sous ce rapport les plus sûres garanties.

Nous ne pouvons donc être complètement de l'avis de ceux qui reprochent à nos instituteurs primaires de s'occuper de l'instruction plus que de l'éducation.

Cependant, devant l'abaissement moral, devant cette recrudescence de crimes, il y a lieu d'être effrayé. On doit s'efforcer de réagir énergiquement, afin de préparer les générations nouvelles aux devoirs qu'elles auront à accomplir, aux sacrifices qu'elles auront à faire, aux luttes de plus en plus ardentes qu'elles auront à soutenir. Il faut que les enfants élevés dans nos écoles primaires aient, quand ils en sortent, le sentiment de l'honneur et l'amour de la vertu tellement enracinés dans leurs âmes, qu'ils puissent braver impunément tous les dangers qui se dresseront devant eux.

Et pour cela, nos instituteurs, tant laïques que religieux, doivent donner plus de soins encore, attacher une importance encore plus grande à l'éducation morale et religieuse qu'ils donnent déjà aux enfants qui leur sont confiés.

Ils éviteront ainsi l'ombre même d'une critique.

P. DUPUY.

ARTICLES GRATUITS

Il y a une chose qui m'a toujours singulièrement intrigué.

Dans cette vie mouvementée et laborieuse, toute peine, tout travail mérite un salaire, une compensation : — l'ouvrier, l'homme de profession, l'artiste, le magistrat, le fonctionnaire, sont rétribués pour leurs services. Et cependant, orsqu'il s'agit d'un écrivain, d'un homme de lettres, on semble croire qu'il doit toujours être prêt, au premier appel, à donner son aide et son travail pour le simple amour de l'art, ou pour l'amour de Dieu.

LA PLUIE DE ROSES

IMPROMPTU

C. Kalling, Op. 158

Allegretto vivo

PIANO

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/8. The music begins with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with eighth-note triplets and slurs, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system continues the musical piece with the same two-staff format. The right hand maintains the triplet-based melodic pattern, and the left hand continues its accompaniment. The notation includes various note values and rests, maintaining the 3/8 time signature.

The third system of musical notation follows the same two-staff structure. The melodic and accompaniment lines continue, with the right hand's triplet figures and the left hand's supporting chords and notes. The overall texture remains consistent with the previous systems.

The fourth and final system of musical notation on this page. It concludes the piece with the same two-staff format. The right hand's melodic line and the left hand's accompaniment lead to the end of the piece. The notation includes final notes and rests.

First system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 4/4. The upper staff contains a melodic line with a series of eighth notes, starting with a fermata. The lower staff contains a piano accompaniment with chords and moving lines, also featuring a fermata at the beginning.

Second system of musical notation, continuing the piece. The notation follows the same grand staff format. The melodic line in the upper staff continues with eighth notes, and the piano accompaniment in the lower staff provides harmonic support with chords and moving lines.

Third system of musical notation. This system features a more complex melodic line in the upper staff, including a sequence of sixteenth notes and some triplet-like figures. The piano accompaniment in the lower staff includes some chords with fermatas. The system concludes with a double bar line and a key signature change to one flat (B-flat).

Fourth system of musical notation. The upper staff continues with a melodic line of eighth notes. The piano accompaniment in the lower staff is marked with a piano (*p*) dynamic and consists of chords and moving lines. The system ends with a double bar line.

Fifth system of musical notation. The upper staff continues with a melodic line of eighth notes. The piano accompaniment in the lower staff consists of chords and moving lines. The system ends with a double bar line.

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The key signature is three flats (B-flat, E-flat, A-flat) and the time signature is common time. The music consists of a series of chords and melodic lines.

Second system of musical notation, including dynamic markings like *ff* and fingering numbers (1-5) for the right hand.

Third system of musical notation, including dynamic markings like *p* and *ff*.

Fourth system of musical notation, including dynamic markings like *p* and *pp* and various fingering numbers.

Fifth system of musical notation, including various fingering numbers and a final cadence.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two flats and a 3/4 time signature. The upper staff contains a melodic line with slurs and accents, while the lower staff provides harmonic accompaniment. A dynamic marking of *p* (piano) is present at the beginning.

Second system of musical notation, continuing the piece. The upper staff features a melodic line with several triplet markings. The lower staff continues the accompaniment. A dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) is present.

Third system of musical notation, showing further development of the melodic and harmonic themes. The notation includes slurs and accents across both staves.

Fourth system of musical notation, featuring a change in dynamics. The upper staff begins with *mf* and later transitions to *p*. The lower staff continues with accompaniment, including some triplet markings.

Fifth system of musical notation, concluding with a *ritard.* (ritardando) and a final dynamic marking of *pp* (pianissimo). The upper staff features a melodic line with slurs and accents, and the lower staff provides accompaniment.

Sixth system of musical notation, starting with the instruction *a tempo.* and a dynamic marking of *p*. The upper staff features a melodic line with slurs and accents, and the lower staff provides accompaniment.

First system of a piano score. The right hand features a melodic line with triplets and a *cresc.* marking. The left hand provides a steady accompaniment.

Second system of the piano score. It includes dynamic markings *dim.*, *p*, and *mf*. The right hand continues with triplet figures.

Third system of the piano score. The right hand has a melodic line with a *mf* marking. The left hand has a melodic line with a *p* marking.

Fourth system of the piano score. The right hand has a melodic line with a *dim.* marking. The left hand has a melodic line.

Fifth system of the piano score. The right hand has a melodic line. The left hand has a melodic line. A measure number '51' is visible below the staff.

Sixth system of the piano score. The right hand has a melodic line. The left hand has a melodic line. Dynamic markings *p* and *pp* are present.

L'UTILITE D'UN EVENTAIL

CHANSONNETTE

PAROLES et MUSIQUE de

MADAME AMÉLIE PERRONNET

Mouv! de Mazurka

PIANO *mf*

Un peu moins vite.

Dans les fé-mi - ni - nes toi - let - tes

Il est mil - le - riens sé - dui - sants, Des i - nu - ti - li - tés co - quet - tes,

Jou - ets su - per - flus et char - mants. Il en est beaucoup, je l'at - tes - te!

p

à volonté

Dont je me pas - se - rais de res - te Dans ce gra - ei - eux at - ti - rail

suivez

a tempo

Mais, je veux prouver, sans con - tes - te, L'u - ti - li - té d'un é - ven - tail.

leggiero

pp'

Mais, je veux prouver, sans con - tes - te, L'u - ti - li - té d'un é - ven - tail.

pp

avec la voix

L'UTILITE D'UN EVENTAIL

1^{er} COUPLET  S

Dans les fé-mi-ni-nés toi-let-tes Il est mil-le riens sé-dui-sants. Des i-nu-ti-li-tés co-quet-tes, Jou-ets su-per-flus et char-mants. Il en est beau-coup, je l'ai-tes-te!

a volonté.

Dout je me pas-se-rai-s de res-te Dans ce gra-ci-eux at-ti-rail Mais je veux prou-er, sans con-tes-te.

a volonté.

L'u-ti-li-té d'un é-ven-tail, Mais, je veux prou-er, sans con-tes-te, L'u-ti-li-té d'un é-ven-tail.

2^{me} COUPLET  S

Dans le monde où l'on nous en-ga-ge, Par-ler, mé-di-re c'est tout un: Sur-tout en mal, il est d'u-sa-ge De di-re son mot sur cha-cun; Mais, pour a-pai-ser les scr-u-pu-les,

On est po-li, dans ses for-mu-les Et, sans per-dre un pe-tit de-tail: On se mo-que des ri-di-cu-les

a volonté.

A l'a-bri de son é-ven-tail. On se mo-que des ri-di-cu-les A l'a-bri de son é-ven-tail.

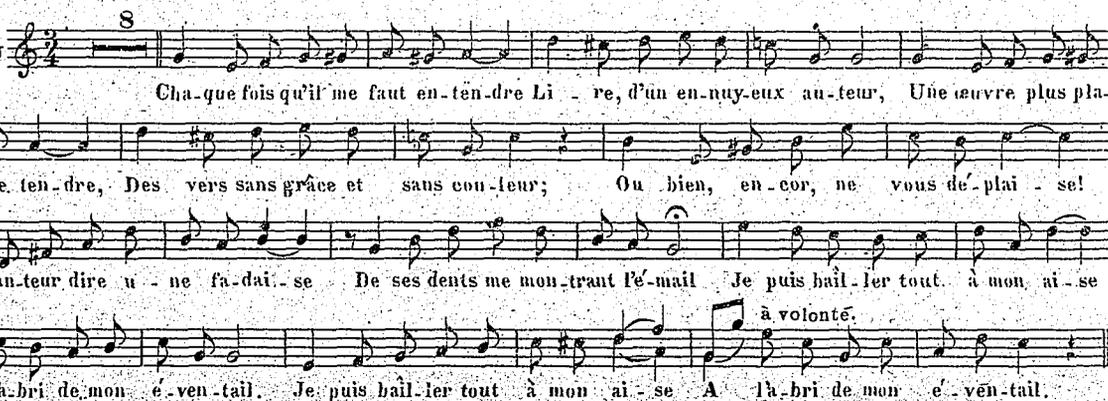
3^{me} COUPLET  S

Jeu-ne fille un peu va-ni-teu-se (Per-son-nei-ci-bas n'est par-fait!) Aime u-ne pa-ro-le flat-teu-se, Un pe-tit com-pli-ment dis-cret: Quand ce doux com-pli-ment ar-ri-ve

El-le sent, co-quet-te na-ï-ve, Son teint s'em-pour-prer de-co-rail Et cache u-ne rou-geur fur-ti-ve

a volonté.

A l'a-bri de son é-ven-tail Et cache u-ne rou-geur fur-ti-ve, A l'a-bri de son é-ven-tail.

4^{me} COUPLET  S

Cha-que fois qu'il me faut en-ten-dre Li-re, d'un en-nuy-eux au-teur, Une œuv-re plus pla-te que ten-dre, Des vers sans grâce et sans cou-leur; Ou bien, en-cor, ne vous dé-plai-se!

Un chan-teur dire u-ne fa-dai-se De ses dents me mon-trant l'é-mail Je puis bail-ler tout à mon ai-se

a volonté.

A l'a-bri de mon é-ven-tail. Je puis bail-ler tout à mon ai-se A l'a-bri de mon é-ven-tail.

Ceux qui ont déjà fourni une course assez longue dans cette carrière — si difficile en ce pays, — savent comme mode combien de demandes de toutes sortes un "écrivain" est assiégé, presque chaque jour.

Elles viennent un peu de partout, du Canada, des États-Unis, et même de France. Mais, c'est notre province qui, sous ce rapport, remporte facilement la palme.

La requête est généralement rédigée dans les termes suivants :

MONSIEUR,

Ayant résolu de faire paraître, pour le prochain jour de l'an, ou pour notre grande et belle fête de la St. Jean Baptiste, — un numéro spécial de mon journal, j'ai cru devoir m'adresser aux principaux écrivains du pays pour les prier de contribuer au succès de cette œuvre patriotique. Je viens donc vous demander de vouloir bien m'écrire un article sur un sujet que je laisse à votre choix. (C'est bien le moins.) J'ai déjà des promesses de M. X. et de M. Z.

Le numéro sera tiré à vingt mille exemplaires.

Vous avez jusqu'au 15 du mois pour écrire votre article.

Dans l'espoir d'une prompte et favorable réponse,

Je demeure, etc."

Ce n'est pas plus difficile que cela.

Ou bien encore :—

HONORABLE MONSIEUR,

Étant sur le point de fonder un journal — ou une revue — dans notre ville de X., pour défendre les intérêts de notre religion et de nos nationaux, j'ose m'adresser à vous pour vous prier de vouloir bien me prêter votre précieuse collaboration. Comme c'est une œuvre toute de patriotisme et de dévouement, je ne puis pas vous offrir de rétribution pour votre travail ; mais vous aurez droit à toute ma reconnaissance et à celle de nos compatriotes des États-Unis."

Mais j'ai vu encore mieux.

L'éditeur d'une petite revue de province, — comme il y en a tant en France, — joignait à sa demande de collaboration un bulletin d'abonnement, avec ces mots :—

"J'espère donc, Monsieur, que je pourrai très prochainement vous compter au nombre de nos collaborateurs, et inscrire votre nom sur la liste de nos abonnés.

"Je vous inclis un bulletin d'abonnement que vous voudrez bien me renvoyer, après l'avoir signé. Le prix d'abonnement est de dix francs pour la France et de douze francs pour les pays de l'Union postale."

On ne saurait être plus aimable et plus... *business*.

S'il n'e s'agissait que de quelques cas isolés, on pourrait, à la rigueur, laisser faire sans trop se plaindre. Mais ces demandes arrivent par deux et trois chaque mois ; à certaines époques elles viennent toutes les semaines. Rien que la réponse constitue déjà une assez forte dépense de travail, de papier et de timbres-poste, et une perte de temps, surtout, pour ceux qui ont d'ailleurs une correspondance étendue. Aussi, quand on a subi ces assauts pendant un certain nombre d'années, on finit par avoir recours à un moyen peu courtois, peut-être, mais presque infaillible dans ses résultats : on ne répond point. Les gens vous croient mort ou absent, et vous laissent tranquille.

Cela vaut mieux que de vous donner du mal pour des personnes qui vous exploitent à leur profit.

Car, à la fin, quelle est la véritable position ?

Vous fondez un journal, une revue, ou bien vous tirez un numéro spécial à vingt mille exemplaires : dans quel but ? Est-ce pour le simple plaisir de rendre service à vos compatriotes ou d'éclairer la conscience de vos contemporains ?

Evidemment non.

Voire intention est de faire une entreprise *payante*, ou bien encore de vous offrir un moyen facile d'écouler vos propres écrits. Or, dans ces deux cas, de quel droit pouvez-vous exiger que je vienne, moi, vous apporter le secours

de mon expérience et de mon travail sans avoir une légère partie des bénéfices. Vous me faites la part du lion dans la peine et vous vous réservez cette même part dans la rétribution : est-ce juste, est-ce équitable ?

Ah ! quand il s'est agi d'une entreprise véritablement patriotique, d'une œuvre de charité, jamais nous n'avons marchandé notre collaboration, nous l'avons même souvent offerte spontanément. Et c'était le devoir ; car chacun est tenu de faire le bien dans la limite de ses moyens.

Mais ici, nous n'avons plus la même chose ; nous sommes en présence d'une *affaire* à laquelle on veut nous associer. La part du capital qu'on exige de nous, c'est notre travail ; nous le donnons volontiers, et le pacte social est parfait. Mais, quand il s'agit de recueillir les bénéfices, la société n'existe plus. On nous met de côté, simplement et complètement. Celui qui a travaillé toute sa vie pour amasser un certain capital ne le jette pas dans une entreprise pour le simple plaisir de le faire servir au profit des autres ; de même un homme qui a consacré la plus grande partie de son existence à l'étude, et qui a acquis une certaine somme de connaissances, n'est pas pressé de prêter à droite et à gauche son savoir, de le mettre gratuitement au service de la première personne qui le lui demande. Il entend qu'on lui en rende la valeur. Donnant donnant, dit le proverbe ; et il a parfaitement raison.

— Mais, dit-on, cela ne vous coûte rien, ou à peu près ; une heure ou deux de travail, et l'article est terminé !

Supposons que ce soit vrai.

Vous rappelez-vous la réponse du peintre français au riche marchand de New-York ? Ce marchand avait demandé une petite toile bien simple : une tête de cheval. Le tableau fut terminé en une heure, et le peintre en demanda cinq mille francs.

— Comment ! dit le New-Yorkais, cinq mille francs pour une petite toile que vous avez peinte en une heure ?

— Monsieur, lui répondit l'artiste, il y a trente ans que je travaille cette tête de cheval.

Et c'était la vérité. Et il en est de même de cet article que j'ai écrit en deux heures, de cette pièce de vers que j'ai faite le jour même ; et je pourrais vous dire comme le peintre français : Il y a trente ans que je travaille cet article, cette pièce de vers. Si je suis aujourd'hui en état de mettre un peu moins de temps, de faire assez vite et assez bien c'est parceque pendant de longues années je me suis condamné à un constant et pénible labeur, à des exercices fatigants et répétés, à des études, à des recherches prolongées. Ce qui vous paraît aujourd'hui coûter si peu de peine est le résultat de toute une vie de travail.

Et c'est cela qui mérite, qui exige une récompense, une valeur en retour. Et c'est pour cela qu'on a tort de croire que nous devons toujours être prêts à distribuer autour de nous, et à la première demande, ce bien si péniblement, si laborieusement acquis, cette honnête aisance dont nous entendons profiter sur nos vieux jours.

Et voilà pourquoi nous devons refuser notre travail gratuit, quand ce n'est pas pour venir au secours d'une bonne œuvre ou d'une subite infortune, mais seulement pour grossir les bénéfices d'un solliciteur la plupart du temps inconnu.

NAPOLÉON LEGENDRE.

PIERRE LOTI

Entreprendre une analyse des ouvrages de Pierre Loti est une tâche très difficile ; la simplicité même du sujet demanderait trop de temps et de travail, mais il serait à désirer qu'il fût plus connu et plus lu.

Pierre Loti n'est pas, à proprement parler, un littérateur ; il n'a pas écrit pour le public ni pour se faire un nom. Dans le cours de sa carrière de marin, il a simplement noté pour lui-même ses propres impressions. Son style est simple, les phrases courtes, un peu hachées, pas de grands mots à effets ; son vocabulaire fort ordinaire est plutôt un peu restreint. Il y a peu, ou presque pas, d'intrigue dans ses livres ; ce sont de simples histoires, une peinture du cœur humain, dans ce qu'il a à la fois de plus simple et de plus raffiné, mais peinture si exacte, et faite avec un charme pénétrant, qu'il vous enveloppe malgré vous, et qu'il fait que, lorsque vous avez lu quelques pages, il vous faut aller jusqu'au bout.

Pierre Loti est un charmeur ; aucun des plus beaux ouvrages de la littérature ancienne et moderne ne vous troublent à ce point. A mesure que vous avancez dans la lecture de ces pages si simples, l'infini qui tourmentait Musset vous étire et vous pénètre, le poète vous insinue peu à peu son âme anoureuse et tendre. Une langueur mortelle s'exhale de chaque page ; elle vous envahit comme ces brouillards d'Islande que Loti a décrits avec un charme si profond et si pittoresque, et vous vous surprétez alors dissertant en vous-même à perte de vue sur l'éternelle énigme du moi. Loti vous ferait croire à tout et douter des meilleures choses tout à la fois ; il vous enveloppe, vous pénètre, et vous subissez malgré vous une étrange impression de volupté profonde et indéfinissable. L'âme du lecteur est comme un instrument qui aurait trop vibré, et pour qui la moindre sensation nouvelle serait une douleur. On se sent le cœur trop plein, l'âme trop vaste ; on voudrait jouir de tout, souffrir de tout.

Parmi les ouvrages les plus remarquables de Pierre Loti il faut citer " Mon frère Yves," " Aziadée " et " Pêcheurs d'Islande," un vrai chef-d'œuvre celui-là. C'est comme dans presque tous ses autres romans une histoire d'amour, terminée par une éternelle séparation. Le pêcheur James et la jolie Gaud, qui s'aiment, se marient et ne se revoient plus ; puis l'épisode de la pauvre vieille grand'mère dont le petit-fils est mort au Tonquin. Tout cela est bien simple, mais quel charme dans les moindres détails, dans le récit de cette première soirée de noces dans la vieille cabane, sur les bords de l'océan, pendant une effroyable tempête ; les baisers échangés au milieu du bruit des vagues. Puis après le départ de James, la description de cette belle côte de Bretagne aux rochers de granit et aux genêts d'or, où Gaud, debout sur la grève, suit jusqu'à ce que ses yeux ne puissent plus rien voir la voile du navire qui emporte loin d'elle la meilleure partie de son âme. Ensuite l'impression indéfinissable qui s'empare de la jeune épouse après le retour solitaire au logis, si vide maintenant et pourtant si plein de souvenirs, où l'épouse fidèle attendra toujours celui qui ne reviendra plus.....

" Aziadée " est un autre genre. Bien que ce soit encore

une histoire d'amour, la nuit sur une barque, dans le golfe de Salonique. Il se dégage de ce livre un parfum troublant et alanguissant. Et, chose extraordinaire, ces éternelles histoires turques, Pierre Loti a si bien su les habiller, si bien les rajeunir, qu'il vous semble entrer dans un monde nouveau dont, jamais avant, vous n'aviez soupçonné l'existence. Il a une aptitude merveilleuse à subir toutes les sensations et à les goûter toutes, et à faire passer l'âme du lecteur par les mêmes étamines.

Pourquoi ? C'est un mystère. Pierre Loti n'est pas un grand littérateur, ses romans sont négligemment composés, écrits au courant de la plume ; les sujets en sont fort simples ; tout le charme réside en grande partie dans le luxe de détail. Ce sont mille riens : le bruit de la vague contre les brisants, l'isolement dans l'immensité de la mer, le vent qui se joue dans les grandes feuilles des cocotiers, le murmure d'une source ou le clapotement de l'eau sur les grèves. Mais laissons le parler lui-même dans le " Mariage de Loti : "....

" Le sol était tapissé de fines graminées, de petites plantes délicates d'où sortait une senteur pareille à celle de nos foins d'Europe pendant le beau mois de juin, senteur exquise rendue par un mot tahitien qui signifie : une suave odeur d'herbe. L'air était tout chargé d'exhalaisons tropicales, où dominait le parfum des oranges surchauffées dans les branches par le soleil.

" Rien ne troublait le silence accablant de ces midis d'Océanie. De petits lézards, bleus comme des turquoises, que rassurait notre immobilité, circulaient autour de nous en compagnie des papillons noirs, marqués de grands yeux violets. On n'entendait que de légers bruits d'eau, des chants discrets d'insectes, ou, de temps en temps, la chute d'une goyave trop mûre qui s'écrasait sur la terre avec un parfum de framboise. '.....

Les romans de Pierre Loti ne s'adressent point au vulgaire. Le public avide de gros drames, de fortes intrigues ou de violentes sensations n'y comprendrait évidemment rien ; mais que les amateurs d'analyses du cœur humain, que ceux qui sont sensibles aux beautés de la nature, qui peuvent passer quelques heures à écouter le bruit des vagues venant mourir sur les rochers, ou qui aiment à regarder un petit oiseau venant boire à une source, ou à entendre le murmure du vent dans les feuilles jaunies ; que ceux-là lisent Loti, et ils se sentiront envahis par l'intense poésie qui se dégage de tous ses écrits, et leur âme frissonnera tout entière à la lecture de ces pages charmantes.

Comme il le dit si bien lui-même d'ailleurs dans sa préface du " Maroc."

" Donc que ceux-là seuls me suivent dans mon voyage, qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémissantes par les petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours. Ils sont mes frères ceux-là ; qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun, large de poitrine, ébouriffé de tous crins ; à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays, immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas que berce un éternel murmure de prières.

" Pour ce qui est des autres, qu'ils s'épargnent l'ennui de

commencer à me lire; ils ne me comprendront pas: je leur ferais l'effet de chanter des choses monotones et confuses enveloppées de rêves."

Pierre Loti n'a nullement pensé au public ni à la gloire en écrivant ses pages; il a pensé tout haut et a simplement noté ses impressions, c'est peut-être là une grande partie de son charme. Il en est de la littérature comme de la musique, qui doit avant tout parler à l'âme. Que vous importe qu'un morceau soit orchestré d'une façon plus ou moins savante si, lorsque vous en entendez l'exécution, vous restez froid et ne sentez pas en vous ce quelque chose d'indéfinissable que cause la vraie harmonie. Pierre Loti a compris ce sentiment, aussi ses écrits sont-ils essentiellement harmoniques; il mériterait à juste titre d'être appelé le Gounod de la littérature moderne.

ALMAR.

En dépit des annonces faites par M. Edmond Hardy lors du concert du 5 novembre, malgré le mérite des exécutants, qui, si nous en exceptons la cantatrice, étaient tous des artistes de grand mérite, l'auditoire était plus que mince. On ne peut même pas invoquer une température désagréable. Tout concourait pour inviter nos gens qui se targuent de connaissances musicales à se rendre à ce concert, et cependant il n'y avait personne. Nous attribuons cet insuccès à l'habitude de serrer son argent dans un vieux bas, et de le laisser dormir pour le laisser à des héritiers qui ne se gênent pas pour faire sauter les écus du bonhomme. Et ce sera bien fait.

Depuis longtemps le public lecteur a senti le besoin de voir, attaché à l'Institut Fraser, un bibliothécaire adjoint, connaissant les deux langues; c'est d'une utilité première pour les lecteurs qui fréquentent la bibliothèque de l'Institut, et les journaux ont, à différentes reprises, demandé cette réforme indispensable. Aussi sommes-nous persuadés que le gouvernement rendrait à la Province un service inappréciable en accordant à l'Institut une subvention qui lui permit de payer un bibliothécaire sachant l'anglais et le français. Dans l'état de choses actuelles ceux qui ne parlent que le français ne peuvent se faire comprendre du bibliothécaire qui ne parle que l'anglais. Nous espérons que ces quelques remarques seront prises en considération.

L'un des meilleurs moyens de conserver intacte notre belle langue est de lire les revues littéraires, de payer son abonnement en temps opportun (ceci entre parenthèses), et par ce moyen aider aux éditeurs à donner de bonnes revues françaises écrites en français. Notre population a encouragé notre œuvre, et nous lui en sommes profondément reconnaissant, non pas tant pour les bénéfices pécuniaires que nous en retirons, mais bien plus parce que nous avons constaté le réveil qui s'est fait. Aujourd'hui, l'on commence à lire et à apprécier la littérature, et le mouvement, inauguré il y a à peine quelques années, s'accroît tous les jours. Tant mieux! Nous avons reçu il y a quelques jours la *Revue Française*, publiée à New-York. Cette revue, fondée au mois de janvier dernier, ne le cède en rien aux publications de la France. Les propriétaires ont compris que les amateurs de littérature demandent une rédaction soignée, des articles sérieux et bien pensés, et ils ont fait une revue

irréprochable. Pour faciliter aux Canadiens l'abonnement aux deux publications, nous donnerons les deux revues, le CANADA ARTISTIQUE et la *Revue Française* de New-York, pour \$5 par année. Il est bien entendu que cet abonnement est payable d'avance.

Cléopâtre était-elle brune ou blonde? Voilà un point que les auteurs anciens n'ont pas élucidé.

A notre humble avis, il est probable que Cléopâtre n'était ni brune ni blonde — ou du moins ne paraissait être ni l'une ni l'autre.

Comme les belles Grecques et les belles Romaines de l'antiquité, elle devait se teindre les cheveux en rouge. Le *henné* des modernes Orientales n'est, paraît-il, que la teinture des belles hétaires des temps héroïques ou classiques. Quoi qu'il en soit, la beauté de Cléopâtre révolutionna le monde. C'est le grave Pascal qui l'a dit: "Le nez de Cléopâtre, s'il eût été un peu plus court, la face de la terre aurait changé."

Son histoire est racontée dans Plutarque, dans Don Cassius, dans Suétone, dans Appius, et dans Tite-Live. Puis arrivent les poètes modernes qui ne l'ont pas connue, et qui, tour à tour, se livrent aux apologues les plus hyperboliques de cette sirène, de cette charmeuse. En tête de ces poètes il faut citer Shakspeare, Voltaire et Victor Hugo. C'est Victor Hugo qui a dit d'elle:

Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre,
Les Rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre.
Elle brulait les yeux ainsi que le soleil;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil.

Voltaire, dans la *Henriade*, la compare tout simplement à Vénus. Quand à Shakspeare, en face d'elle, il ne sentait pas son âme en sureté. C'est lui qui facine et grille qui tue, Cléopâtre avait de la race féline la souplesse, l'élégance et cette férocité inconsciente du jeune tigre jouant avec sa proie. Il y avait en elle un de ces êtres adorables et malfaisants dont la faiblesse tue les forts.

On sait que le savant Caspéro a découvert, il y a quelque temps, la momie de Sésostris; mais ce qu'on ne sait pas, c'est dans quelles conditions le roi d'Egypte est rentré dans sa capitale, ou il a pris place dans le musée du Caire.

M. Maspéro avait chargé son secrétaire de ramener au Caire la précieuse momie. Arrivée aux portes de la ville dans un modeste fiacre, ou elle avait été calée tant bien que mal, au moyen d'exemplaires du *Temps*, le véhicule fut arrêté par les employés de l'octroi qui posèrent au secrétaire la question traditionnelle:

— N'avez-vous rien à déclarer?

Le secrétaire excipia de son mandat.

Les employés ne voulurent pas entendre raison et refusèrent de le laisser pénétrer dans la ville avec son royal coïis sans avoir acquitté un droit d'entrée.

— Mais quel droit? ripostait le secrétaire. Dites-moi ce que vous croyez que je vous dois et je le paierai.

Grand embarras des employés qui, sur l'insistance du secrétaire et après avoir consulté le tarif, appliquèrent à la royale d'impouille la taxe la plus faible: celle du porc salé!...

* * Petit dictionnaire fantaisiste:
Année saïre.—L'échéance du cœur.
Baccara.—Le râteau de la Méduse.
Cercueil.— Couvre-feu.
Lucarne.—Un jour de faite.

* * Chez l'antiquaire:

— Vous n'avez qu'un seul autographe de ce personnage?
— Oui, monsieur. Je vous dirai même qu'il n'en existe pas d'autre.

— Vous croyez?

— Dame! il paraît qu'il ne savait pas écrire.

ROMANS
INCONSOLABLES*
(Suite et fin)

Plus probablement, ils obéissaient à cette mystérieuse loi de nature qui pousse tous les animaux en captivité, le lion derrière ses grilles, l'écureuil dans son rouleau, l'ours au fond de sa fosse pavée, à tourner, à virer sans fin, jusqu'à la mort, dans le même flairement, à la recherche de l'issue, de la porte introuvable ! Et tous ces êtres pâillétés les environnaient, les enveloppaient, grisant de la plus fantasmagorique féerie leurs yeux las d'avoir pleuré sans modération, leurs yeux indociles qui les trahissaient aujourd'hui, ne répondant plus que très imparfaitement à l'appel aux larmes. Tantôt les poissons filaient comme des flèches, envoyant une lueur céruléenne qui semblait de l'aile d'un martin-pêcheur, tantôt ils planaient inertes, membranes étendues, pareils à de gros oiseaux endormis. D'autres haletaient, le dos saupodré de moisissures blanchâtres, vautre sur le sable à la façon des calmans pâmés ; et il en était d'immobiles, lourdement posés à plat sur les herbes, ainsi que des presse-papiers de bronze japonais. Dans des recoins d'ombre, de gluants bas-fonds, où jamais n'accède un rayon de belle lumière, somnolaient des paquets à goître, abcès informes et visqueux, qu'on devinait vaguement, malgré les ténèbres, au répugnant va-et-vient de leur ventre mou. Là, s'épanouissaient sur des rochers la lèpre des lichens, la spongieuse pourriture des champignons et des mousses. Au-dessus, dans les régions supérieures, l'eau devenait bleue, d'un bleu opale et fumée de chaumière, mariage de saphir et d'émeraude, comme si l'on y avait, du bout d'un chalumeau, laissé tomber des gouttes d'absinthe ou d'anis. Une poussière d'infusoires valsait dans un jet de soleil. Parfois des globules se détachaient, comme de petites boules de mercure, et montaient jusqu'à la surface, où elles crevaient aussitôt, feux follets de ces gazeux royaumes. Et les calmes nageurs continuaient toujours de rôder ; les uns en fer-blanc peint, durs comme des boîtes creuses et qu'on eût juré montés avec une clef de pendule par un Vaucanson prodigieux ; les autres en baudruche, soufflés ainsi que des vessies. L'onde, sans une ride, immobilisait peu à peu ses couches, à tel point qu'elle se faisait oublier, qu'on en perdait la notion, et que les poissons semblaient pendre, par instants, à l'extrémité de fils invisibles, ou bien se mouvoir, aériens, en plein espace, nouveaux petits ballons dirigeables. Au milieu d'un silence de limbes, sans même un bruissement, les nageoires ramaient, les herbes flexibles s'éployaient, ainsi que des écharpes d'ondines, et au chuchotis étouffé d'un robinet invisible, Lemarchand et Robin se sentaient couler à pic dans un anéantissement divin qui était plus que du sommeil, pas tout à fait de la mort. "Dire qu'elle ne verra plus tout cela !" soupiraient-ils, "que c'est fini !" Et, avant de sortir, ils s'attardaient une minute encore devant la pancarte affichée près de la porte : "*Les personnes qui seraient tentées d'inscrire leurs noms ou prénoms sur les vitrages sont passibles d'une amende de cent à mille francs.*"

Des après-midi d'aquarium, ils rentraient chez eux en état d'hébétéude, morphinés pour ainsi dire par ce spectacle amphibie.

VII

Cependant, il y avait déjà presque un an révolu — un an ! — qu'ils s'étaient rencontrés sur le tertre d'Amélie, de cette pauvre disparue dont l'image, à présent si vague, si vague, se renforçait dans le passé. Ah ! comme elle leur échappait, quoi qu'ils fissent ! Un an...

Mais, loin de se tenir pour battus, plus ils sentaient la morte leur glisser du souvenir, plus ils travaillaient — pure affectation vis-à-vis l'un de l'autre — à se la rappeler de force et vaille que vaille, ne reculant point à se monter

* Voir pages 157 et 173.

l'imagination et à se battre les flancs pour communiquer un accent de sincérité vigoureuse à l'expression de leurs tièdes regrets.

Maintes fois, sans se prévenir, ils couraient séparément au cimetière, en se cachant l'un de l'autre. Et, rivalisant bientôt de soins délicats, de mille prévenances tombales, s'ingéniant de jour en jour à *faire mieux*, — chacun mettant je ne sais quelle active et coquette émulation à vouloir paraître plus inconsolable et plus abimé que l'autre — c'était comme une course d'attentions posthumes, une lutte courtoise et fraternelle d'hommages, une sorte de duels aux pots de fleurs et aux couronnes de perles.

Quand Robin revenait d'une de ces pieuses et solitaires excursions, le soir il disait bonnement à son ami, sans laisser percer aucune aigreur : "J'en arrive. C'est toi qui avais mis ces pensées ? Ah ! je t'ai bien reconnu, va, bon Hippolyte ! Mais elles commencent à se flétrir, alors je les ai enlevées." Et Lemarchand, au retour d'une longue séance passée près de la chère dépouille, ne manquait point d'informer Robin : "Tantôt il m'a pris l'envie d'y aller... Oui... Je lui ai porté une belle botte de roses..., large comme ça... On me regardait. Alors j'ai repoussé tes pauvres petites verveines, qui, franchement, n'étaient plus fameuses... Je les lui ai mises aux pieds... Elle aimait tant les fleurs !..."

— "Oui, elle les aimait bien..."

Ils se taisaient, souffrant en silence, et pendant quelques minutes, il se haïssaient avec férocité.

Dès lors, poussant jusqu'aux dernières limites du ridicule et de la mode le port du grand deuil, ce fut des gibus mats, inexorablement crépés de haut en bas comme des tambours, des cannes d'ébène ainsi qu'en manœuvrent les maîtres de cérémonie, un ruban de moire au gilet en guise de chaîne de montre, et, pour épingles de cravates, des fleurs de lis ou des as de pique en jais, et des bas de soie noire avec des jarrettières noires, et bonnets de surah noir pour la nuit : on eût dit les incroyables de la Douleur. Et ils eurent aussi des mouchoirs si hauts bordés de noir, qu'il n'y avait plus au milieu qu'un petit carré de la largeur d'un timbre-poste ; et leurs cartes, leur papier à lettres, leurs enveloppes semblaient des billets de part. Enfin, ils s'abonnèrent à la *Nécropole*, un journal qui donnait de grands articles de fond signés : *Un marbrier*, faisait du reportage de cimetière, réservait en outre, dans son texte, aux familles qui le désiraient, une place pour recevoir une réduction illustrée de leur mausolée, de leurs armes ou attributs.

D'un généreux commun accord, ils avaient établi, au début de leur liaison : "Nous *lui* aurons une concession à perpétuité." Et aussitôt, les voilà emballés sur des devis et des projets de chapelle, close de portes en bronze, dont ils garderaient chacun une clef : rêvant de somptueux et distingués caveaux avec leurs noms détachés au ciseau à froid sur le fronton, en majuscules d'or : FAMILLE ROBIN † FAMILLE LEMARCHAND.

— Nous choisirons pour la construire, avaient-ils décidé, quelque pierre solide, quelque rude granit de Bretagne qui tienne tête au Temps !... A l'intérieur, un petit autel avec son crucifix et ses deux flambeaux..., des fleurs naturellement..., et puis, un tapis de linoléum pour cacher l'affreux nu des dalles... Ce serait parfait..."

— Certes ! avait spécifié Lemarchand, on serait chez soi. Plusieurs mois, ils s'étaient dorlotés avec cette pensée d'aller dormir leur Toujours près d'Elle, enfermés tous trois ensemble sous les mêmes verrous, dans le même silencieux côté à côté : la femme et les deux maris, faisant bière à part. Puis, le pieux dessin de la perpétuité se recula peu à peu, envisagé dès lors tel qu'un grave et lointain projet qui demandait à être exécuté après maintes et maintes flexions, point à la légère. Aussi, quand ils en parlaient, était-ce avec une extrême réserve, déclarant : "Sans doute,

nous n'y renonçons pas, mais rien ne presse, n'avons-nous pas deux ans devant nous?" Et, sous son lourd édreton de terre, la pauvre Amélie attendait..., attendait. Les morts sont patients.

Après le déjeuner, ils flânassent dans les allées en pente des jardins du Trocadéro, d'un pas attristé, tendant le dos au bon soleil consolateur. Ils étaient connus des gardes décorés, qui les salueaient au passage, avec un air de les plaindre, ah! bien sincèrement. Et les arroseurs aussi, l'index allongé sur la canule en cuivre de leurs tuyaux, faisant pleuvoir sur les gazons des poussières d'arc-en-ciel, de loin leur envoyaient, sous leur chapeau de paille, un amical bonjour.

A force de se heurter à chaque minute aux *postes* des enfants échevelés, ou de traverser de part en part les pelotons de nourrices barrant de front toute la largeur du chemin, une profonde mélancolie les envahissait de n'avoir pas, eux aussi, — comme tous les parents, habitués de ces jardins, — une corde, un cerceau ou une pelle à tenir à la main. Ils se sentaient pousser un cœur de père, et ils soupiraient :

— Quel malheur que nous n'ayons pas d'elle un gros garçon!

— Ou une jolie petite fille!

— Oui, mais les filles, il faut plus tard les doter.

— Après tout, opinait Robin, à quoi bon ce regret? Aujourd'hui, si nous avions une fille, elle serait sans mère... Or, quoi de plus triste qu'une enfant sans mère!

— Ça dépend, observait Lemarchand, de ce qu'était la mère. Les anges comme Amélie sont rares, et il y a des cas où c'est, je l'affirme, un grand bien pour une fillette de perdre sa maman, par exemple quand cette dernière ne l'aime pas, et qu'elle mène une vie dévergondée...

— Ah! dame, alors!... c'est pain béni, en effet!

Avant que de rentrer, ils faisaient le grand tour par les avenues d'en haut où, dans le sable chaud des allées cavalières, désertes à cette heure, des marmots accroupis alignaient des pâtés; puis, après avoir laissé sur leur gauche le petit phare en briques de l'avenue d'Iéna, dont les clairs vitrages s'embrasaient aux dernières lueurs du soleil — cet autre phare des célestes océans! — et descendu la rue Magdebourg, qui, tout d'une coulée, presque à pic, vient tomber sur le parapet du quai de Billy, chaque jour ils se livraient à cette badaude manie de stationner quelques instants devant le majestueux et bourgeois hôtel que M. le Président de la République, à ses propres frais, se faisait ériger sur ce merveilleux plateau d'où l'on peut, à l'œil nu, accompagner le déroulement magique de la Seine, depuis le Champ-de-Mars jusqu'au Bas-Meudon.

Tandis que les ouvriers, las d'avoir gravé au-dessus des portes d'honneur, en massifs jambages festonnés, les importantes initiales du chef de l'État, J. G., enfilaient leurs blouses dans l'impatience du coup de six heures, les deux amis, de leurs lèvres chagrines, laissaient tomber de brefs et amers reproches :

— Voilà les heureux!... les puissants du jour!

— Dieu nous a pris Amélie sans même nous donner un dédommagement pécuniaire...

— Ah! la Providence est bien peu juste!

Parfois, dans la cour de la magnifique demeure, ils voyaient à travers les lances des grilles un fort vieillard en long paletot, perclus de goutte, cramponné à une canne du bout de laquelle il chipotait les gravats amoncelés de distance en distance. Quand il avait risqué péniblement quelques pas, tout lentement, avec des grimaces accourues des reins sur son visage et que lui arrachait la douleur, il se baissait allongeant le bras pour saisir un tesson de briques, un moellon, qu'il examinait de près et flairait avec un air d'intérêt énorme et des sourcils coulisés, empoigné de méfiance touchant la *qualité de la marchandise*. Au ras du trottoir son landau l'attendait, cossement attelé de

deux grands gaillards de carrossiers qui semblaient le renier et qui s'ébrouaient avec insolence, tenant haut leurs naseaux dédaigneux de dromadaire, comme s'ils se défendaient d'avoir rien de commun avec cet entrepreneur au paletot taché de plâtre.

Cependant le jour tombait brusquement. L'allumeur de réverbères accourait; avec sa petite étoile sautillante au bout d'un bâton; alors Robin et Lemarchand, sans un mot, remontaient leur escalier, s'épongeant à tour de bras, observant que, Pété, le deuil était par trop chaud! Et accablés d'un incommensurable ennui, ne se suffisant plus l'un à l'autre, sans se l'avouer ils sentaient tous deux, au tréfond de leur conscience, qu'ils avaient peut-être attribué jusqu'ici une importance exagérée à la perte — assurément regrettable — d'Amélie.

VIII

A l'heure du déjeuner, un matin, Lemarchand parut avec une cravate à pois blancs, — une cravate à pois blancs qui flottait.

De son air habituel il s'assit, déroula sa serviette; quand il parla, sa voix ne trembla pas, la massive poignée de main dont il engloba son ami s'acheva sans la moindre défaillance, et, pourtant, ce n'était pas sans une relative inquiétude qu'il avait osé, le premier, dans un coup de coquetterie, faire au demi-deuil cette concession discrète.

Robin, dont il appréhendait une exclamation indignée, ou tout au moins un doux reproche de frère, ne sourcilla point, mais le soir même il descendit avec un guillemet pantalon à petit damier gris et sépia. Mis alors en appétit, Lemarchand, dans les vingt-quatre heures, aventura un gilet d'Oxford bleu, auquel Robin riposta par des guêtres chamois. Avant la fin de la semaine, ils en étaient presque aux couleurs gaies, le mouchoir poussait à présent hors de la poche une corne rose, et les crêpes fâcheux avaient déserté leurs chapeaux de soie, qu'on eût dit passés à la brillantine, à tel point ils fulguraient, par ces soleils de canicule. Ils ne couraient plus avec zèle au cimetière, ainsi qu'ils avaient coutume les premiers mois, et le bon billet de concession fait à leur Amélie était, hélas! à jamais protesté. Sans doute, quelquefois encore, après les repas, ils s'entretenaient amicalement de la chère défunte, et il eût été souverainement injuste de les accuser d'ingratitude, et à plus forte raison d'oubli, mais c'était les yeux secs, le sourire aux lèvres et d'une voix posée, qu'ils évoquaient à présent par intervalles le souvenir de celle qui, fatalement, avait dû les quitter. Avant de les brûler, ils avaient relu ses lettres sous la lampe, après le dîner, ses longues et affectueuses lettres de plusieurs pages, où se répétaient pour chacun, à plusieurs années de distance, — les mêmes bonjours, les mêmes adieux, les identiques formules d'embrassades. Il n'y avait de changé que le petit nom. Et durant ces veilles, ils se communiquaient mutuellement, sur un ton de bonasse indulgence, mille remarques piquantes et des fins détails, des retours d'impressions, cette infinité de menues observations que suggère et grave à la longue la quotidienne pratique d'un être dont on partage la vie.

— Vers trente ans, déclarait Robin, elle était charmante, charmante, sans avoir pourtant rien de ce qui s'appelle : la beauté. Néanmoins, malgré sa grande bouche, et son cou qui aurait pu être mieux attaché, elle dégagait un éclat!... je ne sais quoi de rayonnant! Ah! un petit travers, bien regrettable par exemple, et que je n'ai jamais pu lui faire passer, malgré tous mes efforts : c'était cette manie de se farder! Si encore elle s'était enduite avec mesure... un soupçon ici, une touche légère là..., mais non, elle y allait à pleins pinceaux! des yeux au charbon, une bouche garance, des joues lilas! Écoute, tu sais si je l'aimais? Eh bien, il y a des jours où, ma parole, j'avais honte de sortir avec elle. On aurait juré une vilaine femme...

Et Lemarchand l'interrompait : Oui, oui... c'était une nature bien curieuse, en effet, bien à part. Ainsi, quoiqu'elle fût assez intelligente, au fond elle n'avait pas d'esprit. Tu as dû le remarquer comme moi. Que de fois il m'est arrivé de lancer devant elle un joli mot, des réparties heureuses !... elle ne comprenait pas, c'était gâché. Tiens, un de ses défauts encore : mauvaise joueuse... Ah ! en voilà une qui n'aimait pas perdre ! Souvent, les après-midi de pluie, nous jouions des écartés ; eh bien, je ne pouvais pas marquer le roi sans qu'elle me fit la tête. La pauvre mignonne ! il n'y avait pas de sa faute, mais elle était pleine de petites choses de cette sorte..., un cœur parfait avec un esprit étroit !

— Seigneur ! reprenait Robin en joignant les mains, m'attelle rendu malheureux par ses façons communes et sa mauvaise tenue, mettant ses coudes sur la table, buvant avec fracas... Tu sais, elle coupait sa salade, ou mangeait son fromage sans pain... Ah ! oui, avec ma nature délicate, je peux dire que j'ai souffert...

— Enfin, concluaient-ils tous deux, en affectant une hypocrite impartialité..., nous pouvons bien le dire, à présent qu'elle est morte : Elle manquait radicalement de savoir-vivre.

Et c'est ainsi que certains soirs, ils la passaient au crible avec franchise, assis l'un en face de l'autre sous son portrait, les fenêtres grandes ouvertes sur le ciel. Ils débinaient, débinaient, débinaient.

Bientôt un infini découragement anesthésia les très espacés regrets qu'ils manifestaient encore de loin en loin, pour la forme ; et l'inévitabilité de ces principales tuiles d'ici-bas qui s'appellent maladies..., infirmités..., mort..., les imprégna peu à peu d'un profond indifférentisme. La vanité des choses terrestres leur fournissait de faciles arguments.

— A quoi bon nous carnager davantage ? pensaient-ils, chacun à part soi. Le beau gras de jambe que nous ont fait tous nos fameux torrents de larmes ! Amélie en est-elle plus vivante ? Non. L'en aimerions-nous moins pour garder nos yeux plus secs ? Non. Elle est partie, la pauvre, et qu'elle est partie loin !... Mon Dieu, c'est la commune loi ; au bout du fossé... la culbute. Nous deux aussi, parbleu, nous partirons, *lui* le premier, hélas ! Et serons-nous seulement, après notre... disparition, pleurés par nos héritiers aussi abondamment que la chère femme le fut par nous ? Peu probable. Eh bien, alors, quoi ?... nous ne pouvons rien, n'est-ce pas ? Nous ne savons rien, nous n'empêchons rien ; ça — ça, je vous demande un peu ! — que nous frappons du talon de nos bottes ; la Terre nous veut à tout prix, nous exige tous tant que nous sommes, les parents, les enfants des parents, les enfants des enfants des parents ; et nous avons beau gambader, nous ne sommes pour elle, même en pleine sève et durant le plus tapageur de notre vie, que des cadavres réservés ; à quoi bon de la bile en pure perte, alors ?... à quoi bon des tracas ? des embêtements ? Vivons ce que nous avons de rouleau, à la douce... à la Valence, et puis, dame..., après la mort..., peuh !... arrive qui plante !

Ils songeaient encore : — On n'existe qu'une fois, rien qu'une ; d'où la nécessité de " se faire une raison." Brusquement un être exceptionnel est ravi à l'affection des siens. Sous le coup de massue de la catastrophe, on sanglote, on se tord les bras, on met avec ses dents son linge en lambeaux. Penché sur le bord des fosses, on adresse à celui ou à celle qui n'est plus d'irréalisables propositions : " Emmène-moi ?... Je te rejoins !... Nous faisons la route ensemble ! " Explosion première, toute naturelle et bien excusable à coup sûr ! Nous avons passé par là, vous, moi..., tout le monde ; les natures supérieures elles-mêmes, en pareilles circonstances, n'en mènent pas plus large que... *le commun des mortels*, soit dit sans malice. Enfin, on est aplati. Mais ce n'est pas une situation que de

demeurer aplati, et décevant l'on ne peut vouloir s'y tenir à perpétuité. L'homme pratique devra réagir et reconnaître qu'il y a " temps pour tout." Comme l'a d'ailleurs, indéniablement prouvé l'expérience, rien n'est plus instantané, plus vaporeux et plus éphémère que les serments *prêtés* devant une personne qui vient de rendre le dernier soupir.

On avait dit : " Oh, nous irons au cimetière tous les jours, pluie ou vent, n'importe, nous irons ! " Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt c'est à peine si à la Toussaint (cette Pâques des morts), on va s'agenouiller quelques minutes sur la tombe abandonnée.

On avait dit : " Nous laisserons sa chambre comme elle était..., nous y viendrons tous les jours, et plusieurs fois par jour, penser, pleurer... rêver..." Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt les boutons de porte qu'on ne tourne jamais se rouillent aux serrures durcies.

On avait dit : " Nous porterons son deuil longtemps, des années..." Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt les douzaines de gants noirs qu'on avait achetées avec élan reposent intactes au fond d'un meuble, ou sont changées au même magasin pour d'autres plus voyants.

On avait dit : " Elle aura des messes... elle aura des fleurs..., rien ne sera trop beau..." etc., etc.

DONC, puisque mathématiquement il faut en venir là, tôt ou tard (surtout tôt), à *oublier*, puisque nous sommes condamnés à voir s'effacer et fondre dans les miroirs du Souvenir l'image de nos morts, sans que ni les photographies imparfaites et si pâles, ni les surannés portraits puissent nous en restituer l'âme, ne nous offrant plus que les lignes et les traits d'un visage antérieur, presque étranger ; puisque la musique de la voix aimée, les caresses de la parole avec les trilles du rire doivent s'affaiblir et se perdre en dépit des prodiges de volonté d'une oreille avidement tendue ; puisque les gestes préférés, le bruit des pas, la grâce de la tournure, le spécial cachet de la silhouette s'évanouissent quand même, quoi qu'on fasse pour les détenir prisonniers dans la pensée ; puisqu'en vertu de cet implacable code qui régit les mystères d'outre-tombe, l'être parti ne doit pas seulement mourir en fait et substantiellement dans son corps et son enveloppe de chair, mais mourir et se disperser aux quatre vents de l'oubli dans tous ces riens immatériels et ces menues qualités qui le faisaient *lui* particulièrement ; puisque tant de veufs et tant de veuves recommencent un nouveau lit, convoquant leurs amis à une messe renuptiale, souvent si rapprochée, qu'on croirait d'un bout de l'an ; puisqu'en dépit des lettres relues, des miniatures contemplées les yeux dans les yeux, des gants baisés cent fois, des vêtements dévoués ayant gardé dans leurs plis quelque chose de l'éternel absent, des cheveux craintivement coupés avant une mise en bière, il n'y a pas d'inconsolable, de vertueuse famille désespérée où au bout d'un temps — plus court chez les uns, plus long chez les autres, mais toujours bien petit comparativement aux immenses proportions de la douleur initiale et à la durée des regrets qu'on promulguait éternels le jour des obsèques ! — on oublie peu à peu la route du cimetière, le chemin qui accède à la froide chambre aux persiennes closes ; puisqu'un être qui a duré tête à tête avec nous quinze, vingt, quarante ans, jour par jour, n'est plus, trois mois après nous avoir quittés, qu'un souvenir indécis et flottant, comme le matin, après un rêve, en balbutie péniblement le cerveau ; puisqu'un mari, vêtu de noir, est obligé parfois de palper et de presser dans ses bras ses enfants de chair et d'os pour se convaincre de la préexistence de leur mère, tant il aurait à la minute juré ses grands dieux qu'elle n'avait jamais paru ici-bas ; puisque les dates, si douloureuses pourtant, des anniversaires funèbres ne sont pas encore d'assez solides clous fichés dans le cœur et la pensée pour supporter toujours tendues et accrochées, telles qu'au premier jour, les draperies de nos deuils ; puis-

que tout : le gros et les mesquins événements de la vie, les mille incidents terre à terre, la chasse à l'argent, les moyens de parvenir, les nécessités physiques et les obligations morales, l'hygiène, les repas, les visites, les relations (les belles relations!), les magasins, le coiffeur, les bains de mer, la chasse, le cheval, l'escrime, les nombreux sports occupent et combient nos jours à les faire éclater aux coutures; puisque les nuits, nous les concédons au sommeil qui est la plus magnifique et la plus complète forme du Néant, quand nous ne les ouvrons pas toutes grandes à nos vices laborieux; puisque les éléments, la nature, les saisons, tous les agents du Temps et de l'Espace associés et coalisés entre eux se font les complices du formidable Oubli, qui a toujours le dernier mot, à quoi bon, nous, pauvres petites choses, qui ne sommes pas de force, nous entêter chétivement, nous cramponner à l'impossible besogne du souvenir, à l'irréalisable tâche du Regret vivace et sincère?

Seule, la Religion, ils le reconnaissaient, avec la rassurante garantie d'un Ciel où les Séparés seront éternellement réunis, était capable, en le purifiant, de prolonger ici-bas le souvenir tendre des Morts.

— Mais que veux-tu? déclarait Lemarchand à son ami, pour en arriver à ce point-là, il faut être trop pieux! Aussi j'y renonce.

Et ils n'essayaient même pas de prier, n'ayant jamais su, les pauvres gens, se mettre à genoux pour implorer Dieu.

IX

Comme ils avaient dîné ce soir-là plus tôt que d'habitude, il faisait presque jour encore lorsqu'ils sortirent. Les étoiles pourtant pailletaient déjà les lointains du ciel qui était d'un bleu vert lumineux, ainsi qu'un ciel d'Espagne au théâtre, et la nuit, câlinement, s'ébauchait, corsant peu à peu la voluptueuse intrigue de ses ténèbres. C'était le magique et troublant soir d'été qui conseille : "Aimons!" et volontiers insinue aux hommes un vague besoin de plaire, l'heure tiède et sentimentale où la vie, radieusement désatristée, chante en nous telle qu'une suave romance.

Bras dessus, bras dessous, comme les amis de collège de nos anciens kiosques, les deux veufs cheminaient sans mot dire, le cœur gonflé d'une toute neuve et irrésistible émotion.

Et toujours, ils marchaient, côte à côte, se taisant à dessein, par crainte de rompre le charme qui les enchantait, pressentant d'immédiates et folles aventures, résorbés dans l'anxieuse attente d'une rencontre qui peut-être allait modifier leur mutuelle existence, et les engager enfin à jamais dans le droit chemin du bonheur. Un instant, Robin, la tête renversée, s'arrêta et jeta fortement vers les astres : "C'est idéal." Puis ils repartirent.

Ils venaient de côtoyer la vaste pièce d'eau, immobile et muette, que semblent garder, comme une fabuleuse fontaine des Hespérides, les quatre gigantesques bêtes de bronze, le bœuf, le cheval, l'éléphant et le rhinocéros, qui font sentinelle sur des terrasses de marbre, et tout au loin, sous le firmament boréal, resplendissaient électriquement les arènes vitrées de l'Hippodrome, où l'on eût juré la lune emprisonnée, garrottée, exhibée pour trois francs à la gouailleuse curiosité du Tout-Paris. Et toujours, en silence, ils allaient, ainsi que dans un rêve doux et satisfaisant.

Par intervalles, des bouffées de valse hippiques leur arrivaient avec des crépitements de braves charriés par la brise. Puis il y avait des instants d'accalmie soudaine durant lesquels toutes choses paraissaient suspendues, en arrêt, et dans cette perplexité du silence on eût dit qu'un mystère était tapi là, quelque part. Un vent tiède passait sur leurs fronts comme le souffle de bouches invisibles.

Tout à coup, venant à eux de même taille et presque pareillement vêtues de toilettes claires, ainsi que les deux sœurs, ils virent s'avancer deux fillettes au cou nu, l'une blonde, l'autre brune, toutes deux jeunes, toutes deux souriantes, toutes deux printanières.

— Dieu qu'elles sont jolies! pensèrent-ils aussitôt, tres-saillant malgré eux, et une vive émotion les secoua, tandis qu'ils se pressaient le bras avec une lente énergie.

Cependant elles approchaient.

Mutines et le nez en bataille, tapant bien en cadence le macadam de leurs petits pieds vernis où voltigeaient des rubans, elles se dandinaient avec un coquet balancement de leurs jupes, et à chaque pas nouveau qu'elles faisaient, voici qu'envahis d'un étrange et croissant malaise, les veufs désespérés éprouvaient la plus terrible et à la fois la plus délicieuse des oppressions. Déjà, elles n'étaient plus qu'à trois pas... plus qu'à deux! Et comme aussitôt, ils les toisaient sérieusement, pâles et galvanisés de convoitise, coup pour coup, en plein visage, ils reçurent, chacun de leur côté — Robin de la brune, Lemarchand de la blonde — un fourbe et encourageant regard

Mais elles avaient passé, laissant derrière elles un sillage de petite parfumerie, et le bruit de leurs pas légers commençait à s'affaiblir.

Ivres de joie, stupides encore du bonheur qui s'apprêtait, les deux amis, ayant mitigé d'eux-mêmes leur allure et amoindri leurs enjambées, s'arrêtèrent tout net, saisis à ne pouvoir parler, la face grave.

— Bah! fit Robin.

— Heuh? fit Lemarchand.

La nuit était serene, la double silhouette des jeunes filles se noyait déjà dans les ténèbres... Et définitivement consolés, à voix basse ils prononcèrent à la fois :

— { Suivons-les!
— { Suivons-les!

HENRI LAVEDAN.

Gounod va composer la musique d'un opéra dont le libretto est la pièce d'Alf. de Musset : "On ne badine pas avec l'amour."

Albani a un fils de dix ans qui connaît toute la partition, de *Mors et Vita*, de Gounod.

Mme Nordica doit aller à Monte-Carlo, où elle chantera *Faust et Roméo et Juliette* avec le tenor Engel.

Les malades ou les oisifs qui passeront l'hiver à Monte-Carlo ne se plaindront pas des artistes qui doivent y chanter, car ce sont Mdes Nordica, Sanderson, Minnie Hauck, M.M. Jean de Reské, Engel, Duc.

Petit Bottin :

Biffel : Profession : Faiseur de tours.

Enseigne : A Montcontour.

Blason : Un billet d'aller et retour de Cookstour aux alentours de Tours.

Adresse : Rue de la Tour-des-Dames.

Devise : Tout autour de la Tour.

Visiteur et bébé.

— Tu viens voir mon papa?

— Oui cher petit.

— Tu es coiffeur, dis?

— Pourquoi le crois-tu?

— C'est que papa vient de dire à la bonne, quand elle t'a annoncé : "Allons, bon! il vient encore me raser."

EMILE DEMERS *
—LIBRAIRE, PAPETIER—
Fournitures de Bureau.
1590 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,
—NOTAIRE.
No. 25 RUE ST. GABRIEL,
Rés. 1548 Ste. Catherine. MONTREAL.
Bell Telephone 2630.

F. ED. MELOCHE *
Ancien élève de M. N. BOURASSA, et
professeur à l'École des Arts
ARTISTE - PEINTRE,
Décorations d'édifices publics: religieux et civils.
Residence: 43 rue des Allemands.
Ateliers: 7 RUE STE-JULIE.

ALEXIS CONTANT,
Professeur de Piano.
28 RUE ST. ANDRÉ, MONTREAL.

LUCIEN FAMELART
TAXIDERMISTE DE PARIS
539 RUE ST. URRAIN, MONTREAL.

LECONS DE TAXIDERMIE
Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Poissons, Trophées de chasse, Montage de Bois de Ceris, de Chevrenils, de Caribons, d'Orignaux, etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salon. Préparation et entretien de Collections pour Musées Scolaires.

ARCHAMBAULT *
—Photographie Artistique—
1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

Dr. J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE SAINT-LAURENT.
Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Telephone Bell 2818.

J. A. DUQUETTE
PROFESSEUR DE VIOLON
384 - RUE CRAIG - 384
MONTREAL.

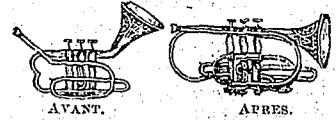
M. DUQUETTE donne des leçons de violon, de solfège, d'accompagnement et de mandoline.

JOSEPH FORTIER,

FABRICANT DE PAPIER.
256 et 258 rue St. Jacques,
MONTREAL.
Assortiment complet de fournitures de bureau. Spécialité: Ouvrages fabriqués sur commande.

J. V. THEORET
AGENT D'ASSURANCE
FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.
PROPRIETES A VENDRE
349-RUE DELISLE-349
MONTREAL.



GEORGE VIOLLETTI
Fabricant et Importateur
D'Instruments de Musique
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.
1635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

JOSEPH SAUCIER,
PROFESSEUR DE PIANO
Leçons à domicile. } 72 rue Vitre, MONTREAL.

RENAUD, KING & PATTERSON
—FABRICANTS DE—
MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.
652 RUE CRAIG,
MONTREAL.
IMPORTATEURS DE
Couchettes en cuivre et en fer, meubles autrichiens en bois courbé et meubles en rattan.

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.
1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

MUSIQUE VOCALE.	NOUVEAUTES.	MUSIQUE INSTRUMENTALE.
Sur la route de Seville, bolero.....30 cts.		Parfum Louis XV (Gavotte)..... 50 cts
Jeanne, restons, chez nous..... 30 "		Le Papillon (Lavallée)..... 60 "
Chanson d'Avril (Sop.)..... 50 "		Les Volontaires (Valse)..... 60 "
Souvenirs a Florian (Sop.)..... 50 "		1ere Valse de Godard op. 16..... 60 "
Larmes d'Enfant, rom..... 30 "		2eme " op. 56..... 50 "
Les Craintes Maternelles (dédiée à Madame Albani)..... 40 "		Joyeux Ebats (Mazurka)..... 30 "
Le Drapeau rouge et noir (chanson des Etudiants) G. COUURE..... 30 "		Mere Cherie (Mélodie)..... 50 "
		Jour de l'An (valse facile)..... 40 "

Guide du Jeune Pianiste.

Classification Méthodique et graduée d'œuvres diverses pour Piano, et directions à l'usage des maîtres et des élèves, aussi qu'à toute personne s'occupant d'éducation Musicale.

—PAR—
J. C. ESCHMANN,
Revue et agmentee par J. D. DUSSAULT,
ELEVE DE M. GIGOULT.

PRIX - - - - - 50 Cents.

Cet ouvrage sera adressé franc de port sur réception du prix marqué, par l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE.

LES MAITRES DU ROMAN

NOUVELLE COLLECTION A 20 Cts. LE VOLUME

EUGENE GUIRAUD.....	MADemoiselle BESSON.....	1	VOL.
LOUIS NOIR	LES COMPAGNONS DE BUFFALO.....	1	"
LOUIS COLLAS.....	LE FILS DU GARDE-CHASSE.....	1	"
ALFRED ASSOLANT.....	LEA.....	1	"
DUBUT DE LAFOREST.....	LA BARONNE EMMA.....	1	"
CHARLES JOLIET.....	LA NOVICE DE TRIANON.....	1	"
ARMAND LAPOINTE.....	LE ROMAN D'UN MEDECIN.....	1	"
ELIE BERTHET.....	LE CHARLATAN.....	1	"
PAUL PERRET	LE SAINT DE BOIS.....	1	"
JACOLLIOT.....	L'AFFAIRE DE LA RUE DE LA BANQUE.....	1	"
A. BELOT.....	FOLIES DE JEUNESSE.....	1	"
ELIE BERTHET.....	SŒUR JULIE.....	1	"

Nous indiquerons tous les mois le titre des volumes parus dans la collection des *MAITRES DU ROMAN*.

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir sur réception du prix marqué les volumes qu'on lui demandera. Ajoutez 5 cents par volume pour recevoir franco.

Les demandes d'au moins 12 volumes de la collection des *MAITRES DU ROMAN* seront expédiées franco à nos abonnés.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE LA LIBRAIRIE DENTU.

LOUISE MICHEL. — LES CLAQUE-DENTS, in-18 jésus.....	80	Cts.
EDOUARD MONTAGNE ET LOUIS GALLET. — LA BORGNOTTE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
JEAN THOMAS. — LES COULISSES D'UN CLOITRE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
CECILE CASSOT. — POURQUOI NE LE DIT-ELLE PAS ?	80	"
ARMAND DUBARRY. — DELIRE DES SENS, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
FOUTUNÉ DU BOISGOBEY. — UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE, 1 vol. in-32 c ^{er}	80	"
LE COMTE ALBERT BEUGNOT. — MEMOIRES DU COMTE BEUGNOT, 1 vol. in-18 carré...\$2	00	
QUATRELLES. — DOUBLE FACE, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
CHARLES DIGUET. — LA VIE RUSTIQUE, 1 vol. in-18 jésus.....	80	"
PAUL PERRET. — LE DROIT A L'AMOUR, 1 vol. in 18 jésus.....	80	"
JACQUES CASANOVA. — AVENTURES D'AMOUR, 1 vol. in-32 col.....	30	"
CHARLES DIGUET. — SECRET D'ALCOVE, 1 vol. in-32 col.....	20	"

L'Administration du CANADA ARTISTIQUE fera parvenir ces volumes aux personnes qui en feront la demande sur réception du prix marqué.

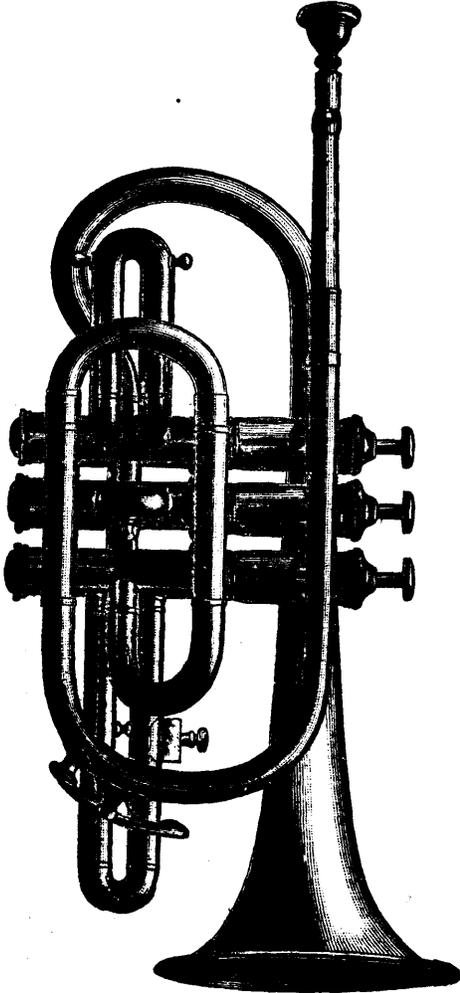
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

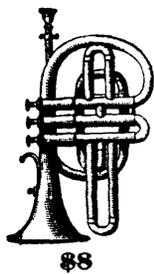
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

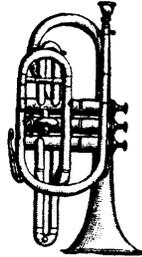
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



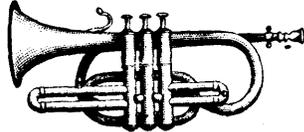
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

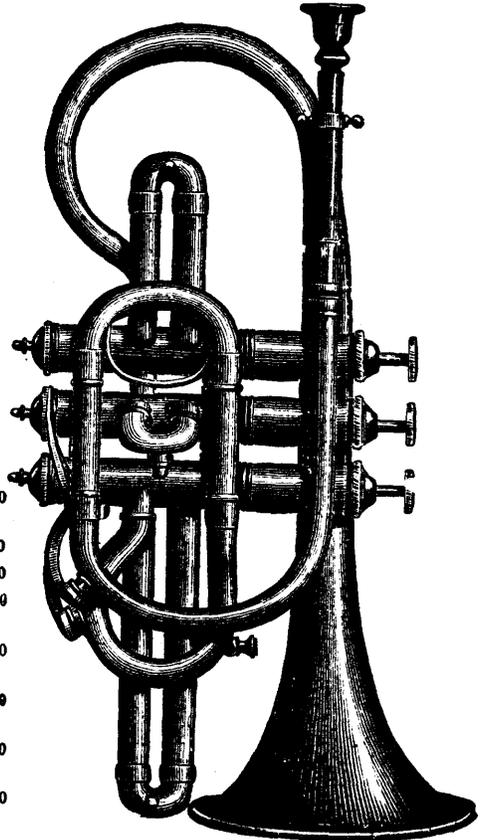


\$25

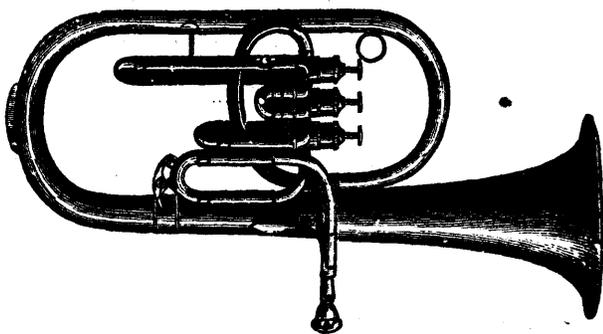


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb 8 00
- Cornet Bb, meilleur 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé 25 00
- Cornet Eb, de . \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Modele Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net \$15 00
- Tenor Bb, " " " 18 00
- Baryon Bb, " " " 18 00
- Basse Bb, " " " 22 00
- Contrebasse E, " " " 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de \$25 00
- Tenor Bb \$30 00
- Baryton Bb \$35 00
- Basse Bb \$10 00
- Contrebasse Eb \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de \$16 et \$20 00